

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France... Un an, 35 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.
Etranger. Un an, 70 fr. 6 mois, 36 fr. 3 mois, 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Adresser toute la correspondance
à l'ADMINISTRATEUR D'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraph. : EXCEL-PARIS

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

M. Wilson vient de voter pour l'élection du président des Etats-Unis



Le président Wilson (+), au cours des élections dernières dont le résultat le maintint dans sa fonction, souscrivit lui aussi à ses obligations de citoyen et se rendit dans sa circonscription de vote, à Princeton, pour déposer son bulletin dans l'urne. On conçoit que l'accomplissement de ce devoir civique n'alla pas sans soulever sous les pas de l'hôte de la Maison-Blanche une vive curiosité.

LE PETIT VERRE

Un des personnages de la *Vie Parisienne* ne s'explique guère

... pourquoi l'on boit à Paris
Le mauvais vin dans les grands verres
Et le bon vin dans les petits.

Personne aujourd'hui ne s'étonnerait d'une habitude si sage et si conforme à l'esprit de véritable économie, ainsi qu'à l'esprit de guerre. La *Vie Parisienne* date des derniers jours du second Empire et d'une année où il n'y avait pas la guerre.

Le Français de ce temps-là mettait déjà de côté ; mais il ne faut pas confondre le bas de laine avec la véritable économie. Certains prétendent que nous avons abusé du bas de laine : l'économie est une vertu de laquelle on ne saurait abuser, par le temps qui court ; la seule où l'excès ne soit pas un défaut.

Le public l'a fort bien compris : le public français comprend tout. Ne lui disons pas une fois de plus qu'il est admirable, on le lui répète un peu trop souvent ; il pourrait finir par prendre goût à ce compliment ou s'en dégouter, et, dans l'une comme dans l'autre hypothèse, perdre sa charmante modestie. Contentons-nous de dire qu'il est très intelligent.

Le public français a compris qu'il ne faut pas faire de dépenses inutiles, que ce n'est donc point le moment de renoncer à une vieille et vénérable coutume, de boire le mauvais vin dans les petits verres et le bon vin dans des chopes. On cite même des personnes, que dis-je ? des personnages, qui ont fait vœu de ne plus boire de bon vin d'ici à la fin de la guerre, fût-ce dans un dé à coudre.

Cette abstention est méritoire. Mais il est des verres encore plus petits que ceux où nous buvions hier le bon vin : ce sont les verres à liqueur ; après les petits verres, il y a « le petit verre ». Pourquoi parle-t-on de supprimer, par nécessité patriotique, ou par pénitence, tout ce qui est bon ? Pourquoi ne semble-t-on pas songer à supprimer le petit verre ?

Il doit y avoir une raison. Il y a toujours une raison, et même une raison suffisante. Le docteur Pangloss l'a déjà remarqué. Il n'est pas le premier ni le seul.

Cette raison, il faut nous la dire, sans ambages. On a rendu justice au public français et parisien : on vient de reconnaître qu'il est très intelligent. Il a des exigences proportionnées à son intelligence, et, comme il comprend tout, il veut qu'on lui explique tout. De la lumière ! De la lumière !

Pourquoi le petit verre n'est-il pas proscrit ? Economie insignifiante ? Bout de chandelle ? Soit ! Mais alors, dites-le. Des chiffres ! Des chiffres !

Faisons des comptes. Faisons de la statistique. Imitons nos amis anglais. On vient d'entreprendre, en Angleterre, une campagne pour obtenir la suppression du Christmas, le remplacement de cette fête nationale par une fête plus sévère, une fête de l'abnégation volontaire, un *self denial day*. Supprimer Christmas ! C'est une bien autre affaire que d'instituer le service obligatoire. Les Anglais ont institué le service obligatoire, ils supprimeront Christmas. Seulement, pour y parvenir, ils font ce qu'il faut.

Les économistes de profession ont calculé qu'une bouteille de vin de Champagne vaut cent cartouches ; un piano, cent obus ; une robe, quatre fusils, et un chapeau (de femme), quatre casques Adrian. A la bonne heure !

Je ne conçois pas que l'on ose boire encore une goutte de vin de Champagne, dès que l'on est averti que la bouteille vaut, non pas un louis, mais cent cartouches. Les pires mélomanes peuvent différer d'un an ou deux l'empiette d'un piano de cent obus, et les femmes seraient bien coupables si elles continuaient de porter sur elles quatre fusils et quatre casques.

La valeur d'un petit verre, pour être moindre, est-elle donc tout à fait négligeable ? Quoi ? Pas même une grenade à main ? Une fusée ? Un pétard ? A défaut d'une cartouche entière, la charge de poudre ou la balle ?

Je veux savoir exactement ce que représente le petit verre et je m'en priverai volontiers ; mais personne ne me demande de m'en priver. Pourquoi ?

Heureux, a dit le poète, celui qui a pu connaître les causes : nous ne sommes pas heureux parce que nous ne soupçonnons pas la cause pourquoi le petit verre n'est pas menacé quand le petit gâteau est aboli.

Si c'est uniquement que le petit gâteau est plus « habillé » que le petit verre, nous devons l'avouer en toute franchise : cet argument nous paraît faible et il ne nous contente pas. Nous souhaitons que la pâtisserie et l'assommoir renoncent à leurs privilèges simultanément. Nous réclamons l'égalité de tous les comptoirs, de tous les zincs, au nom de la justice et de l'union sacrée.

Abel Hermant.

Ce que l'on dit

En attendant...

Tous nos soldats sont braves. L'Allemagne est obligée de reconnaître, et l'a reconnu, que notre infanterie est supérieure à la sienne. Dans cette masse héroïque, la très grande majorité des combattants a été appelée, en vertu des règlements militaires, auxquels elle a obéi sans hésiter, à servir sous les drapeaux. Mais d'autres se sont engagés volontairement. Ils étaient plus jeunes que l'âge à partir duquel on doit le service, ou plus vieux. Cependant, un élan irrésistible les a emportés à la défense de la Patrie.

Le capitaine Z..., dans l'Armée de la Guerre, dit en avoir connu soixante-treize. Sur ce chiffre, vingt-neuf sont morts, trente-sept ont été blessés ou évacués pour maladie ; il en reste sept pour tout polage. Deux sont officiers, les cinq autres adjudants ou sergents. Mais aucun n'a ni Légion d'honneur, ni médaille militaire, ni citation à l'ordre de l'armée.

Il est clair que ces braves ne se sont pas engagés pour collectionner des fétiches. Ils pensent à la France, d'abord. Cependant, le pays a peut-être une dette particulière à leur égard.

Les croix doivent être la récompense particulière due à des exploits distingués, et le hasard seul peut-être a voulu que, ces exploits, ils ne les aient pas accomplis, ou qu'ils n'aient pas été signalés. Passons donc. Mais il y aurait peut-être d'autres moyens de récompenser leur dévouement.

Il en est un, très terre à terre, qui consisterait à accorder un congé spécial de quatre, six, ou huit jours aux engagés volontaires, en dehors du tour normal de permission. Mais ce qui serait le plus pratique, ce serait de leur accorder un insigne spécial, épée, croix ou barrette, tout ce que vous voudrez : ce serait en somme la façon la plus simple de les désigner à l'attention de leurs chefs.

Pierre Mille.

Curieuse coïncidence.

Il y a quelques années, le poète Verhaeren, qui visitait une filature flamande aux environs de Bruges, assista à la mort tragique d'un ouvrier qu'avait happé une courroie de transmission. Lorsqu'on emporta le corps du malheureux, affreusement broyé à son poste de devoir, le poète se découvrit et dit simplement :

— C'est une belle mort.

Verhaeren secourut la famille de cet ouvrier, et ne laissa jamais sa tombe manquer de fleurs.

Aujourd'hui, Verhaeren vient de mourir de la même mort, broyé par une machine, à son poste de devoir : il revenait de Rouen, où il avait été faire une conférence sur sa patrie opprimée.

A leur tour, les humbles familles de tisserands belges réfugiés parmi nous apporteront des fleurs sur la tombe du poète.

Petite histoire dédiée à M. Claveille.

Plusieurs épiceries de Paris manquent de chicorée et ne peuvent en obtenir.

Il y a cependant, à Dunkerque, un stock important de chicorée qui ne demande qu'à nous arriver ; et il y a, d'autre part, des convois de ravitaillement de Paris à Dunkerque qui, repartant à vide, pourraient transporter ladite chicorée de Dunkerque à Paris.

Mais... mais les convois de ravitaillement préfèrent s'en retourner à vide. Ils restent sourds à toutes les propositions — à toutes les prières. « Cela » regarderait, paraît-il, une autre administration que la leur.

Cette petite histoire de chicorée paraît aux épiceries parisiennes bien amère !

Les sentiments d'inaltérable amitié que Guillaume II et Charles I^{er} échangeaient dans leurs télégrammes ne sont peut-être pas échangés d'aussi chaude façon par leurs sujets.

On en a une preuve, là où des prisonniers allemands et autrichiens sont en contact dans le travail, à Montargis, par exemple.

Sans s'attendrir, il est juste de reconnaître qu'à la gare, au service des colis où sont employés quelques prisonniers autrichiens, ceux-ci remplissent en conscience et fort sagement une besogne parfois compli-

quée. Ils n'ont pas besoin d'être gardés, ou si peu, allant et venant à leur gré.

Tout autre est l'attitude des prisonniers allemands, souvent occupés, tout près de là, au déchargement des wagons. Il est nécessaire de les encadrer par des soldats, baïonnette au canon.

Et savez-vous pourquoi la nécessité de cette garde sévère ?

C'est principalement pour qu'ils n'aillent pas se battre avec leurs collègues autrichiens, qu'ils considèrent comme responsables de la lenteur de la guerre, alors qu'en revanche les sujets de Charles I^{er} leur reprochent de les avoir attirés sottement dans la plus désastreuse aventure...

MEDAILLON

Avec les gâteaux, le petit pâtissier va disparaître de Paris !

Comment feront les littérateurs et les peintres pour broser un tableau des carrefours parisiens sans y fourrer le petit pâtissier ? Vous figurez-vous un rassemblement de badauds où manquerait sa silhouette blagueuse ? Qui tirera la philosophie des comédies et des drames de la rue, s'il n'est plus là ?

Ah ! que de gens le regretteront !

Nous l'avons vu, le petit pâtissier assagi par la guerre, ne s'attardant en route que pour lire le communiqué ou emboîter le pas à des soldats. Il avait l'air important. Il savait que dans la corbeille placée en équilibre sur son bonnet empressé refroidissaient des « vol-au-vent Joffre », des « pâtisseries de Malines », des « bouchées fourrées aux dragées pilées de Verdun ». Il savait aussi que ses gâteaux valaient chacun au moins deux sous de plus qu'autrefois ; et cela augmentait d'autant sa fierté professionnelle et son envie de goûter curieusement à ces gâteaux si chers. Il plongeait plusieurs fois son doigt dans la crème. Il était heureux.

Ainsi le petit pâtissier de guerre allait, grave, presque glorieux, dans les rues de Paris, où les chiens errants, ramassés par M. Laurent, préfet de police, ne lui faisaient plus le drolatique cortège d'antan. Il allait dans les théâtres et dans les appartements fleuris où le permissionnaire arrive. Ici et là on lui souriait ; il était accueilli comme le messenger du bonheur mondain et familial.

Puis, un jour, on a regardé de travers le petit pâtissier de guerre. On a trouvé que sa corbeille sentait trop bon, que ses gâteaux étaient trop dorés... Bref, on a trouvé que colporter ces douceurs à une heure aussi tragique était assez impertinent.

— Non, mais, qu'ont-ils à me regarder comme ça ? s'est demandé le petit pâtissier en rognant jusqu'aux oreilles. Est-ce que, par hasard, ils me prennent pour un embusqué ?

Et, du moment que dans quelques jours il sera devenu inutile à l'arrière, il veut réclamer l'appel de la classe 1924 ! — MAGD-ABRIL.

Nul n'ignore que la guerre est une grande mangeuse d'argent et qu'il en faut faire par tous les moyens. Aussi n'est-ce qu'avec timidité qu'on peut demander une grâce, une petite grâce pour une catégorie de citoyens qui ont un chien...

Selon la loi, tout chien qui n'est pas de garde doit payer cinquante francs d'impôt, ou, à défaut de lui, son maître. C'est fort bien en principe, quoiqu'un peu salé lorsque la pauvre bête a une valeur marchande de cent sous. Mais il y a des chiens d'une aussi maigre valeur et qui ont un bien grand prix tout de même... moralement, si l'on veut nous passer l'adverbe. Ce sont les chiens amis et compagnons fidèles des modestes travailleurs, le chien de l'ouvrier, le chien de l'artisan. Ces tristes bêtes sont souvent vilaines, pas très propres, vieilles, et cependant bien choyées au foyer des humbles. Cinquante francs ! C'est une somme. Pour ceux-là, et grâce à un heureux clavier d'appréciation, ne pourrait-on faire jouer un peu la rigide loi, même « dans les villes de plus de vingt mille âmes » ?

L'histoire est exquise. Vous vous souvenez de Succi, ce jeuneur qui se donnait en spectacle et qui trouvait son plaisir à gagner son pain pour ne pas le manger.

On pouvait le croire toujours dans sa cage de verre, riant de nos soucis, de nos crises alimentaires, de nos restrictions de table, de nos deux jours sans viande. Mais Succi n'était point un si vigilant homme qu'il ne pût encore servir la noble cause : il était donc secrétaire d'état-major à Billancourt.

Rassurez-vous, il y est encore, mais il est pour jus qu'après-demain à la salle de police. Motif ?... « A quitté les rangs avant le signal pour aller chercher sa gamelle. »

Le Veilleur.

Les Germano-Bulgares contre-attaquent au nord de Monastir

Ils sont repoussés avec de grosses pertes

LA RÉSISTANCE ROUMAINE ET LES RENFORTS RUSSES

Les furieuses contre-attaques de l'ennemi contre la cote 1050, dont nous venons de nous emparer dans la boucle de la Cerna, montrent le prix qu'il attachait à cette position.

La Seletchka Planina, qui couvre du nord au sud la branche orientale de la Cerna, détache vers le nord-ouest un contrefort jalonné par les cotes 1212, 1378 et 1050. Ces trois hauteurs avaient été fortifiées puissamment par les Germano-Bulgares qui comptaient, en s'y maintenant, nous interdire l'accès de la plaine.

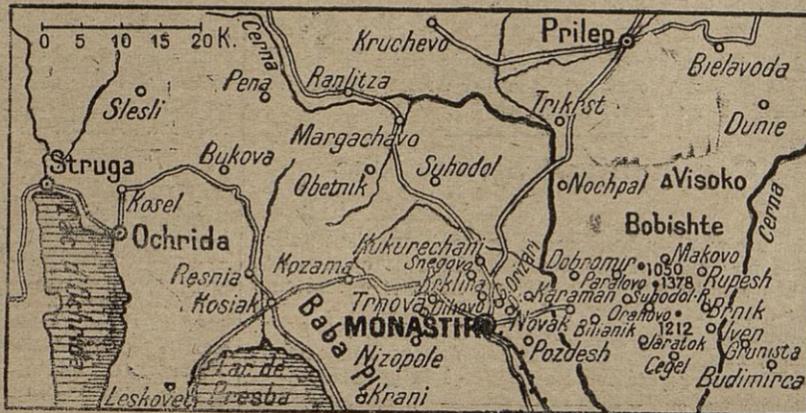
Elles n'en ont pas moins été enlevées successivement par les troupes serbes et les nôtres, et tous les efforts de l'ennemi pour les reprendre sont restés vains. Il suffira, pour apprécier la valeur de ces succès, de remarquer que la cote 1050 est à dix-huit kilomètres, en ligne droite, de la route de Monastir à Prilep, et n'en est séparée par aucun accident de terrain.

Pour atténuer la déception de cet échec, les Allemands feignent, suivant leur coutume, que notre offensive s'est étendue à tout le front de Macédoine, depuis Trnova jusqu'à Grumista, et n'a réussi que sur un point. Le procédé est connu, le mensonge flagrant. Il suffira de l'avoir relevé.

En Valachie, l'armée roumaine a maintenu ses positions de la veille, sauf à l'aile droite, où l'ennemi a forcé le passage du Topolog vers Tigvent et atteint Curtea d'Arges, sur la rivière du même nom, à l'extrémité d'une voie ferrée qui mène à Pitesci. Sur l'Alt et la Vede, un violent bombardement fait présager de prochaines attaques. L'ennemi a tenté le passage du Danube sur un nouveau point, et prétend s'être emparé de Giurgevo, en face de Roustchouk. La nouvelle n'est pas confirmée.

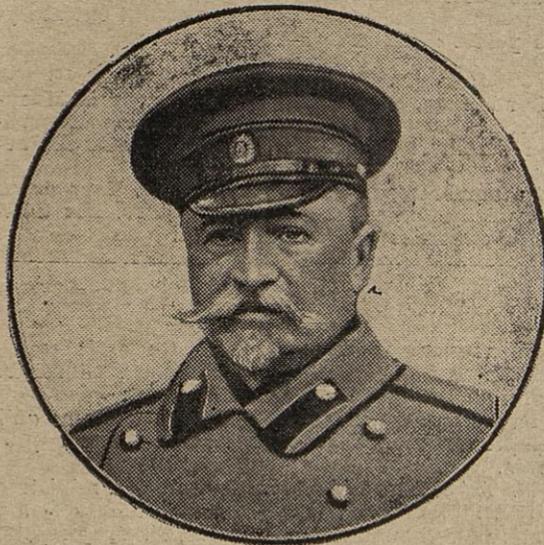
D'autre part, de vives escarmouches sont signalées sur le front de Moldavie. Ces actions sont menées par des troupes russes, comme celle que nous faisons remarquer hier en Bukovine, et ont la même signification : elles indiquent nettement que la Russie se prépare à apporter aux Roumains un puissant secours. Mais il est impossible d'en rien conclure quant au lieu où ce secours se manifestera.

Deux manœuvres sont possibles : l'une extérieure, par la Moldavie, vers les voies de communication de l'armée de Falkenhayn ; l'autre directe, contre le front de cette armée qu'on



tenterait de rompre. On remarquera que les communiqués russes passent entièrement sous silence les opérations de Bukovine et de Moldavie. Ce silence peut se comparer à celui qui a précédé l'offensive de Volhynie et de Galicie en juin dernier. Notre impatience de savoir est légitime, mais elle sera bientôt satisfaite, et il est fort possible que les surprises de demain ne soient plus fâcheuses pour nous, mais pour l'ennemi qui, une fois de plus, aurait triomphé prématurément.

Jean Villars.



LE GÉNÉRAL SAKHAROFF
commandant les troupes russes en Dobroudja.

Va-t-on augmenter les tarifs postaux ?

La commission du budget vient de compléter la série de ses décisions au sujet des impôts nouveaux en votant l'augmentation des tarifs postaux, télégraphiques et téléphoniques. Voici les nouveaux tarifs qu'elle a adoptés :

Lettres. — La taxe de la lettre ordinaire, c'est-à-dire ne dépassant pas 20 grammes, est élevée de 10 à 15 centimes.

La taxe sera de 20 centimes pour les lettres dont le poids sera compris entre 20 et 50 grammes, et de 30 centimes pour les lettres entre 50 et 100 grammes.

Au delà de 100 grammes, la taxe sera augmentée de cinq centimes par 50 grammes.

Dépêches. — Le prix de cinq centimes par mot n'est pas modifié, mais il sera établi une surtaxe de 25 centimes sur toute dépêche jusqu'à 50 mots, et de 50 centimes au delà de 50 mots.

Correspondances pneumatiques. — Le prix des correspondances pneumatiques de 7 grammes au plus sera porté de 30 à 40 centimes.

Il sera élevé à 75 centimes pour les correspondances dont le poids sera compris entre 7 et 20 grammes.

Abonnements téléphoniques. — Le prix de l'abonnement téléphonique particulier sera élevé de 400 à 450 francs par an. Le prix de l'abonnement pour les immeubles sera élevé à 500 francs. L'abonnement supplémentaire de ligne griffée sur l'abonnement d'immeuble sera élevé de 50 à 100 francs.

UNE RÉAPPARITION



LE COMTE BERCHTOLD, en tenue de campagne
Ministre des Affaires étrangères d'Autriche-Hongrie au moment où la guerre fut déclarée à la Serbie, le comte Berchtold dut céder la place au baron Burian quelques mois plus tard. Très en faveur auprès du nouvel empereur, le comte, qui avait repris du service dans l'armée, vient d'être

Une note catégorique de l'Entente à la Grèce

L'amiral Dartige du Fournet exige satisfaction sur la question du matériel de guerre.

Nous avons dit l'autre jour, après que les ministres des puissances ennemies eurent été expulsés d'Athènes, qu'il restait quelques points à régler entre l'Entente et la Grèce. L'accord n'ayant pu se faire sur une de ces questions, l'amiral Dartige du Fournet s'est vu contraint de représenter au gouvernement hellénique que la volonté formelle des Alliés était d'obtenir satisfaction.

On se rappelle les raisons qui avaient déterminé l'Entente à mettre l'escadre grecque sous séquestre. Les mêmes raisons auront naturellement conduit à demander à la Grèce la remise du matériel d'artillerie et des munitions en dépôt dans les arsenaux, et dont la Grèce n'a aucun besoin, puisque son armée est démobilisée.

Cette demande n'a rien d'arbitraire. Il s'agit d'une simple mesure de réciprocité à laquelle le gouvernement grec lui-même a donné prise. En faisant abandon, sans résistance, du fort de Roupel et de Cavalla aux troupes bulgares et allemandes, la Grèce avait, par ce fait même, remis à nos adversaires une quantité considérable d'armes et d'approvisionnements de guerre : nous en avons donné ici le compte détaillé. C'est pour rétablir l'équilibre rompu au détriment des Alliés que ceux-ci ont été amenés à demander des compensations.

Le gouvernement hellénique, pour écarter cette juste demande, aura donc argué à tort de la neutralité. La véritable neutralité devait consister d'abord à ne pas fournir d'armes à nos ennemis.

La sécurité de notre expédition d'Orient restant toujours l'alpha et l'omega de la politique des Alliés en Grèce, l'amiral Dartige du Fournet, représentant qualifié de leurs intérêts militaires, a donc été chargé de faire connaître au gouvernement hellénique que l'Entente s'en tenait à son point de vue sur la cession du matériel. La note qu'il a remise est conçue en termes catégoriques, devant lesquels le cabinet d'Athènes ne pourra que s'incliner. — J. B.

MILAN, 27 novembre (retardée en transmission). — Suivant le Secolo du 25, l'amiral Dartige du Fournet a demandé au gouvernement grec la remise du parc d'artillerie, avant le 1^{er} décembre, et du reste du matériel de guerre avant le 15.

LE 41^e RAID SUR L'ANGLETERRE

Deux zeppelins abattus près des côtes britanniques

Un certain nombre de zeppelins ont de nouveau survolé l'Angleterre dans la nuit de lundi à mardi. Le War Office a publié hier matin la note suivante :

LONDRES, 28 novembre. — Des dirigeables ennemis ont survolé la côte nord-est de l'Angleterre la nuit dernière.

On signale que des bombes ont été jetées en sept endroits des comtés du nord.

Rien encore n'a été reçu quant aux pertes ou aux dommages causés.

Une autre note du War Office donnait, un peu plus tard, quelques détails sur le raid. Voici le texte de cette deuxième note, signée du feld-maréchal commandant les forces de l'intérieur :

LONDRES, 28 novembre, 10 h. 45. — Un certain nombre d'aéronefs ennemis se sont approchés de la côte nord-est de l'Angleterre entre 10 heures et 11 heures la nuit dernière. Ils ont lancé des bombes sur diverses localités des comtés de York et de Durham. On croit que les dégâts ne sont pas considérables.

L'un des dirigeables fut attaqué par un aéroplane militaire et s'abattit en flammes dans la mer, au large de la côte de Durham.

Un autre dirigeable apparut dans les comtés centraux du Nord et lança quelques bombes sur plusieurs localités. A son retour, il fut attaqué à plusieurs reprises par des avions militaires et par les canons. Il semble avoir été endommagé, car il ne poursuivit sa route que très lentement et ne put atteindre la côte avant minuit.

Arrivé dans le voisinage au nord de Norfolk, il réussit à effectuer des réparations et reprit sa route à grande vitesse vers l'est lorsqu'il fut attaqué à une altitude de plus de 2 000

mètres et à 4 milles au large, par quatre avions appartenant aux forces navales et par un chasseur armé.

Il s'abattit en flammes à 6 h. 45.

On n'a pas encore reçu de rapport complet sur les existences perdues et les dégâts subis à la suite de ce raid, mais on estime que ces pertes sont légères.

Depuis deux mois, exactement depuis la nuit du 2 au 3 octobre, les Allemands avaient renoncé aux expéditions de zeppelins.

Les trois dernières leur avaient coûté cher. Dans la nuit du 2 au 3 septembre, le lieutenant Robinson abattait un des pirates. Le 25 du même mois, deux autres zeppelins étaient abattus dans la banlieue de Londres. L'un d'eux était détruit par le feu, l'autre atterrissait doucement, et son équipage était capturé vivant. Enfin, dans la nuit du 2 au 3 octobre, un quatrième zeppelin tombait sous les canons de la défense britannique.

Le raid d'avant-hier est la quarante et unième expédition aérienne entreprise au-dessus du territoire anglais.

Le *Morning Post*, par son correspondant dans le Yorkshire, apprend qu'au premier signal de nombreuses villes du nord de l'Angleterre furent plongées dans une obscurité complète. Dans la ville où demeure ce correspondant, c'est à minuit seulement que les ronflements des moteurs furent entendus. Les pirates essayèrent le feu d'une vive canonnade qui les fit modifier leur route et se diriger vers le nord.

Celui dont le deuxième communiqué signale le passage au nord du Norfolk et la chute en mer à 6 h. 45 a passé à 5 h. 45 du matin au-dessus d'une ville importante de la côte orientale, poursuivi par le feu des canons.

Soudain la canonnade cessa, et on entendit le ronflement de moteurs d'hydravions; les hydravions prenaient la large, manœuvrant pour cerner le zeppelin.

Dix minutes plus tard, on vit le pirate en flammes se ployer, se tordre et s'abattre lourdement dans la mer.

Des milliers de spectateurs acclamèrent la chute du monstre.

De nombreuses bombes auraient été jetées par les zeppelins. Mais la majeure partie d'entre elles sont tombées dans des terres cultivées, faisant peu de dégâts.

Le récit d'un témoin

LONDRES, 28 novembre. — Un témoin oculaire de la chute d'un des deux zeppelins raconte qu'il se trouvait, avec plusieurs autres personnes, dans une gare de chemin de fer lorsqu'il vit un zeppelin à peu de distance de la ville. Le dirigeable était distinctement visible, car il était pris dans les faisceaux lumineux de cinq projecteurs.

Pendant une ou deux minutes, le zeppelin resta immobile et ne lança aucune bombe. Alors, les canons commencèrent à diriger leur feu sur lui. Le premier coup fut trop court, le second trop long. Le troisième projectile éclata au-dessous du dirigeable; un quatrième atteignit l'enveloppe et l'avant du dirigeable. Peu après, on le vit descendre en vrille et les projecteurs le perdirent. Au bout de deux minutes, on entendit plusieurs détonations venant du zeppelin, qui n'était plus visible de l'endroit où se trouvait le témoin.

Il s'écoula six minutes entre le moment où le zeppelin fut aperçu et celui où il fut touché.

L'éclat des flammes était visible à 50 kilomètres. Quant à l'autre zeppelin, il fut abattu sur la côte nord-est. Un correspondant dit qu'il se brisa en deux quelques secondes après avoir été touché.

Un correspondant de l'*Exchange* dit que plusieurs zeppelins faisaient partie du raid et que, certainement, trois ont été vus.

Nouvelle tentative

Un aviateur ennemi jette des bombes sur Londres

LONDRES, 28 novembre. — Le feld-maréchal, commandant en chef les forces de l'intérieur publie le communiqué suivant (3 h. 15):

Ce matin, entre 11 h. 50 et midi, six bombes ont été lancées sur Londres par un aéroplane ennemi, volant à une grande hauteur, au-dessus de la brume.

Quatre personnes ont été blessées: l'une d'elles, une femme, grièvement.

Les dégâts matériels sont peu considérables.

La Turquie prend ses précautions

ROME, 28 novembre. — Suivant l'*Idea Nazionale*, le voyage que Haby bey vient de faire à Berlin et à Vienne avait pour objet de demander des garanties pour les intérêts turcs, quand le moment serait venu de faire la paix, et d'obtenir que cette paix ne puisse être conclue sans le consentement de la Porte.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Mardi 28 Novembre (849^e jour de la guerre)

14 HEURES.

Une attaque de nuit sur un de nos petits postes à l'est de MAISONS-DE-CHAMPAGNE a été facilement repoussée.

Nuit calme partout ailleurs.

23 HEURES.

Activité moyenne de l'artillerie dans la région de LA SOMME et dans le secteur de DOUAUMONT. Calme sur le reste du front.

Communiqué britannique

10 HEURES 15.

Un violent bombardement ennemi, qui s'est poursuivi pendant tout le cours de la nuit contre nos lignes AU NORD D'YPRES, ne nous a occasionné que des pertes légères.

Nous avons fait exploser, AU SUD-EST DE SOUCHEZ, une mine dont nous conservons l'entonnoir, après avoir rejeté trois attaques à la grenade.

Communiqué belge

Rien à signaler sur le front de l'armée belge.

Communiqués de l'armée d'Orient

Dans la journée du 26, une attaque brillamment menée par les zouaves opérant avec les troupes serbes DANS LA REGION NORD-EST DE MONASTIR nous a rendus maîtres de la cote 1050.

Malgré ses efforts, l'ennemi n'a pas réussi à nous chasser de cette position importante puissamment fortifiée par lui. Quatre contre-attaques, déclanchées par les Germano-Bulgares, ont été successivement repoussées par nos troupes, qui ont infligé des pertes sanglantes à l'adversaire.

COMMUNIQUÉ BRITANNIQUE

Sur le front de Doiran, dans le secteur de Macukovo, nos troupes ont effectué, après une préparation d'artillerie, un raid qui a été couronné de succès.

De nombreux ennemis ont été tués. Nous avons fait un certain nombre de prisonniers. Les tranchées ennemies ont été détruites.

Les projets de M. Trépoiff

PÉTROGRAD, 28 novembre. — On croit savoir que M. Trépoiff, président du Conseil, se rendra mercredi au quartier général impérial.

Sa visite a trait, sans doute, au programme qu'il compte exposer devant la Douma samedi prochain.

M. Trépoiff, président du Conseil des ministres, aurait l'intention ferme de maintenir dans le ministère M. Chouvaïeff à la Guerre, M. Gregorovitch



M. DE GIERS

à la Marine, et M. Ignatieff à l'Instruction publique. Le portefeuille des Affaires étrangères serait attribué à M. de Giers, ambassadeur à Rome, ou à M. Botkine, ambassadeur à Lisbonne, ancien ministre de Russie à Tanger.

M. de Giers et M. Botkine ont été rappelés d'urgence. (Radio.)

Maître de Chihuahua, Vi la marche vers la frontière

EL PASO, 28 novembre. — Une dépêche du général Trevine au commandant de la ville de Juarez annonce que le général Villa est maître maintenant de Chihuahua, d'où il remonte vers le nord. Le commandant de Juarez a reçu l'ordre de con-

EN AUTRICHE

Les premiers gestes du nouvel empereur

Nominations et décorations

Voici la lettre que l'empereur Charles a adressée à l'archiduc Eugène, pour lui annoncer qu'il le nomme feld-maréchal :

« Cher cousin, archiduc Eugène, en reconnaissance des éminents services que vous avez rendus devant l'ennemi comme commandant d'un front d'armées, je vous nomme feld-maréchal.

» Vienne, 23 novembre.

» CHARLES. »

Le colonel général Conrad de Hoetzendorff, chef de l'état-major général, est également nommé feld-maréchal; il reçoit, en outre, la grand-croix de l'ordre militaire de Marie-Thérèse.

L'empereur a encore conféré le grade de feld-maréchal aux comtes Paar et Bollas. Les adjoints-généraux de feu François-Joseph ont reçu la croix du mérite de guerre de 1^{re} classe, avec décoration de guerre; le ministre de la Guerre, M. de Krobatin, reçoit la grand-croix de Saint-Etienne; le grand-amiral Haus reçoit la grand-croix de l'ordre de Léopold avec décoration de guerre.

Le nouveau kronprinz « propriétaire » d'un régiment

GENÈVE, 28 novembre. — L'empereur Charles I^{er} a promulgué l'ordre du jour suivant à l'armée et à la flotte :

« Je veux que mon premier fils, que j'ai reçu par la grâce de Dieu, entre dès maintenant dans notre brave et héroïque armée. Je le nomme propriétaire de mon régiment d'infanterie n° 17, lequel portera le nom de régiment du kronprinz. »

Kramarcz gracié

BALE, 28 novembre. — On mande de Budapest aux *Baister Nachrichten* que l'empereur Charles aurait gracié le docteur Kramarcz et les autres condamnés tchèques inculpés d'un soi-disant crime de haute trahison dont aucune sorte de preuve n'a pu être produite devant le tribunal militaire qui a jugé le chef du principal groupe des Tchèques au Reichsrat.

La captivité de don Jaime serait adoucie

ROME, 28 novembre. — On annonce qu'il est dans les intentions du nouvel empereur d'Autriche d'autoriser don Jaime de Bourbon à circuler librement. On sait que le prétendant carliste était jusqu'ici retenu prisonnier au château de Frohsdorff, l'ancienne propriété de Henri V, dont il hérita à la mort de sa tante, la comtesse de Chambord.

Cette information prend tous les caractères de la vraisemblance, si on la confronte avec des faits connus, tels que les attaches familiales de la nouvelle impératrice d'Autriche, née Bourbon-Parme, cousine de don Jaime, et dont nul n'ignore qu'elle s'employa toujours — et récemment encore — à adoucir la captivité.

La mesure annoncée puise un autre intérêt dans l'attitude des Carlistes germanophiles qui profitaient naguère de la situation du prince pour accabler les Carlistes francophiles, et, en particulier, Francisco Elgar, le courageux auteur de la brochure « En Desagravio ».

Il est bon de rappeler également, à cette occasion, que les partisans espagnols de l'Allemagne affirmèrent toujours que don Jaime n'avait jamais été prisonnier à Frohsdorff. (Radio.)

Le corps de François-Joseph est transporté à la Hofburg

GENÈVE, 28 novembre. — Le corps de l'empereur François-Joseph a été transporté, hier soir, du château de Schoenbrunn à la Hofburg avec un cérémonial imposant.

Le cortège arriva à la Hofburg à onze heures et fut reçu par les grands dignitaires de la cour, puis le maréchal de la cour de Hongrie et le clergé de la cour.

Après la bénédiction religieuse, les chambellans transportèrent le cercueil dans la chapelle du palais, pendant que les chœurs de la cour, précédant le corps, chantaient le psaume *Miserere mei Deus*. Les hauts dignitaires, qui formaient auparavant le cortège, accompagnaient le cercueil. A la chapelle, le corps fut reçu par le couple impérial et les membres de la maison impériale. L'absoute fut donnée par le clergé; après quoi, les portes de la chapelle furent fermées.

De Stockholm on mande que le prince royal de Suède est parti hier pour Vienne, où il représentera le roi aux funérailles de l'empereur François-Joseph.

EVIAN Goutteux Rhumatisants CACHATI

DERNIÈRE HEURE

LA BATAILLE EN ROUMANIE

Les journaux allemands annoncent la prise de Giurgiu

BUCAREST, 28 novembre. — A la frontière ouest de Moldavie, pas de changement à signaler.

De la vallée de Buzeu jusqu'à la région de Dragoslavele, action de patrouilles et bombardement d'artillerie, spécialement dans la vallée de Prahova, où l'ennemi a fait emploi d'obus à gaz asphyxiants et lacrymogènes.

FRONT OUEST. — La journée d'hier s'est passée sans combats, excepté à l'extrême droite, où l'ennemi a effectué un bombardement d'artillerie lourde, et à l'aile gauche, où se sont produits quelques engagements sans importance.

FRONT SUD. — Action d'artillerie sur le Danube.

EN DOBROUDJA, situation sans changement.

Les Allemands annoncent la prise de Giurgiu

GENÈVE, 28 novembre. — Suivant les journaux allemands, l'Olt aurait été franchi, et Curta de Arguem serait tombé au pouvoir des Allemands.

L'armée de Mackensen aurait progressé à droite du Danube; Giurgiu serait pris.

[Giurgiu, port danubien de Roumanie, se trouve à 125 kilomètres environ en aval du confluent de l'Olt et du Danube, et à 75 kilomètres de Bucarest par le sud-ouest, à vol d'oiseau.]

Les autorités gouvernementales ont quitté Bucarest

BUCAREST, 28 novembre. — Les autorités gouvernementales ont quitté la ville il y a plusieurs jours, à destination de Jassy. Le corps diplomatique de l'Entente est parti dimanche pour la même destination.

Les milieux roumains gardent confiance

LONDRES, 28 novembre. — L'agence Reuter publie la note suivante :

« Malgré les nouvelles de l'avance allemande en Roumanie ces jours derniers, les milieux roumains envisagent toujours avec confiance le résultat final de ces opérations.

« Il est vrai que les informations reçues à Londres laissent la situation dans une certaine obscurité, mais il n'y a aucune raison pour amoindrir la confiance qu'on a dans l'assistance russe qui produit ses effets sur le front de Dobroudja.

« La situation de l'armée roumaine en ce qui concerne les canons et les munitions devient entre temps toujours plus forte, grâce aux efforts redoublés des Alliés. »

L'effort militaire des deux adversaires

MILAN, 28 novembre. — On mande de Berne aux journaux que, durant les derniers jours, la Bulgarie a envoyé sur le front roumain deux divisions de renforts et plusieurs sections de mitrailleuses. Les Turcs, de leur côté, ont envoyé durant les derniers temps plus de 50.000 hommes.

Quant à la Roumanie, elle vient d'appeler neuf classes sous les armes. Les sacrifices faits par Mackensen pour passer le Danube ont été considérables. Ils comprennent un régiment de cavalerie et plusieurs bataillons d'infanterie du génie.

Quelle sera la nouvelle ligne de défense des Roumains ?

ZURICH, 28 novembre. — On mande de Sofia à la Neue Freie Presse que les Roumains n'auraient opposé qu'une résistance très faible au passage du Danube par Mackensen, pour la raison qu'ils ont décidé d'évacuer la petite Valachie. D'autre part, la résistance principale aurait lieu sur une ligne qui commence à Giurgiu, ou peut-être plus en aval du Danube. Cette ligne suit le cours de l'Arges et tourne vers Kamulung; vers l'ouest, son appui principal serait la forteresse de Bucarest. De cette sorte, les sources de pétrole de Ploiesti seraient protégées contre l'invasion.

Les raisons économiques de l'offensive allemande

LONDRES, 28 novembre. — On télégraphie de Bucarest au Times :

Les Allemands veulent s'emparer de la riche région roumaine de céréales et de pétrole. Pour cela, les Allemands persévéreront dans leurs tentatives de forcer les passes des Carpathes, même au risque de subir de graves défaites sur les fronts russe et français. Ils veulent, à tout prix, atteindre le but qu'ils se sont proposé.

Le communiqué russe

PÉTROGRAD, 28 novembre. — Communiqué du grand état-major.

FRONT OCCIDENTAL. — A l'ouest de Riga, deux compagnies allemandes ont attaqué nos avant-gardes, mais notre feu les a rejetées.

Au sud de Riga, les Allemands ont émis un nuage de gaz, mais les eaux de la rivière Issa l'ont arrêté. L'ennemi a lancé également des obus lacrymogènes.

Dans la région du village de Diviniatch, sur la rivière Bystritsa, nos éclaireurs ont attaqué et dispersé une compagnie ennemie.

FRONT DU CAUCASE. — Un détachement ennemi a occupé l'Adamed et le Kochich-Ogly à 10 verstes au sud de Wanc.

Dans la direction de Khamadan, activité des éclaireurs.

FRONT ROUMAIN DE TRANSYLVANIE. — Pas de nouveaux événements modifiant la situation.

FRONT DU DANUBE. — Il n'est survenu rien d'important.

« Nous n'abandonnerons jamais M. Venizelos » déclare lord Robert Cecil

LONDRES, 27 novembre. — Lundi, à la Chambre des Communes, en réponse à une question du député Ellis Griffith invitait le gouvernement à reconnaître M. Venizelos comme un allié de l'Angleterre, lord Robert Cecil, sous-secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères, a déclaré :

« Il est absolument faux que la politique britannique soit influencée par des raisons dynastiques.

« Nous reconnaissons les grands services que M. Venizelos a rendus, non seulement à la Grèce, mais aussi à l'alliance. Nous ne l'abandonnerons jamais. »

NOUVELLES ET DÉPÊCHES

L'Italie a fait valoir son droit d'option pour l'achat du palais Chigi, siège de l'ambassade d'Autriche près le Quirinal. On y installera le ministère des Colonies.

LE 41^e RAID SUR L'ANGLETERRE

Un des zeppelins abattus fut "descendu" par un aviateur

LONDRES, 28 novembre. — Le correspondant d'une ville de la côte est décrit ainsi la destruction du deuxième zeppelin :

« Ce dirigeable fit des efforts désespérés pour échapper à l'attaque mixte des aéroplanes et des canons de la défense.

« Il volait à toute vitesse à une très grande hauteur vers la mer. Il fut rejoint par des aéroplanes comme il atteignait la côte; un vif duel s'ensuivit et il sembla que le zeppelin allait réussir à échapper à ses adversaires, gagnant de la distance sur les aéroplanes, mais ceux-ci continuèrent vigoureusement la poursuite tandis que l'artillerie anti-aérienne lui envoyait une véritable pluie de shrapnels.

« Soudain les canons se turent, un bref silence suivit, durant lequel les spectateurs de la scène purent observer avec un palpitant intérêt deux aéroplanes manœuvrant le long du dirigeable.

« Une flamme apparut à son arrière et gagnant rapidement toute l'enveloppe, une minute plus tard le zeppelin n'était plus qu'une masse enflammée, qui, se brisant en deux, tomba rapidement dans les flots.

« Un tonnerre d'applaudissements s'éleva du rivage, tandis que les contre-torpilleurs filaient à toute vitesse vers la scène du drame, avec l'espoir de sauver l'équipage du zeppelin. »

LONDRES, 28 novembre. — Une dépêche d'une ville de la côte aux journaux dit que peu après que le zeppelin eût été aperçu tombant en flammes dans la mer, un aviateur anglais venant du large, qui atterrissait, fut l'objet d'une ovation enthousiaste de la part de la foule qui le porta en triomphe, tandis que les sirènes des bâtiments en rade retentissaient.

Les victimes et les dégâts

LONDRES, 28 novembre. — Lord French, commandant des forces de l'intérieur, fait connaître que, d'après les derniers rapports de police, les dommages et les pertes occasionnés par le raid de la dernière nuit sont sans grande importance. Cependant, plus de 100 bombes ont été jetées.

Une femme est morte de saisissement, 5 hommes, 7 femmes et 4 enfants ont été blessés. 15 maisons ont été sérieusement endommagées et 20 très légèrement.

Dans d'autres localités, où des bombes ont été jetées, les dégâts sont insignifiants.

Il n'y a pas de dommages militaires importants.

Les victimes des bombes jetées sur Londres

LONDRES, 28 novembre. — Officiel. — Les rapports de police disent que les bombes jetées ce matin sur Londres par aéroplane allemand ont blessé neuf personnes.

Trois d'entre elles, atteintes légèrement, ont pu regagner leur domicile après avoir été pansées à l'hôpital. Une des bombes est tombée dans une pièce située sur le derrière d'une mission et n'a causé aucun accident de personne. (Radio.)

LA PIRATERIE

L'Allemagne n'admettra pas "l'ingérence" des Etats-Unis

ROME, 28 novembre. — D'après des informations venues de Berlin, le ministre allemand de la Marine a déclaré que le plan le plus sûr pour rompre le blocus et abattre l'hégémonie anglaise consiste à intensifier l'action des sous-marins contre les navires marchands, qu'ils appartiennent à des puissances alliées ou neutres, sans admettre aucune ingérence des Etats-Unis. (Information.)

Torpillage d'un vapeur américain

MADRID, 28 novembre. — Un télégramme annonce l'arrivée à Valence, à bord du vapeur espagnol Giner, de l'équipage du vapeur américain Chemung, torpillé par un sous-marin allemand.

Le commandant du sous-marin donna à l'équipage du Chemung quelques minutes pour abandonner le navire, sans même lui laisser le temps de prendre l'argent et les papiers qui lui appartenaient et fit lancer contre le vapeur trois coups de canon et une torpille.

Le Chemung, qui appartenait au port de New-York, sombra avec le pavillon national hissé, le capitaine refusant formellement d'amener le pavillon.

L'équipage fut pris à bord du sous-marin, et, à la tombée du jour, recueilli par le Giner.

LE COMMUNIQUÉ BRITANNIQUE de 22 heures

L'artillerie allemande a violemment bombardé aujourd'hui notre front de part et d'autre de l'Ancre.

Nous avons riposté aussitôt avec efficacité. L'ennemi a également bombardé nos lignes au sud de Souchez, et ses mortiers de tranchées ont montré de l'activité au sud d'Armentières. Notre artillerie a bombardé le secteur de La Bassée.

Hier, l'aviation a exécuté avec succès beaucoup de reconnaissances et de travail en liaison avec l'artillerie.

Elle a jeté des bombes sur un certain nombre de points d'importance militaire et provoqué dans un cas une forte explosion. Au cours de combats aériens, un appareil allemand a été détruit, un autre contraint d'atterrir avec des avaries. Deux des nôtres ne sont pas rentrés.

Le communiqué italien

ROME, 28 novembre. — Commandement suprême.

Depuis le Sarca jusqu'à l'Astico, on signale des mouvements ennemis et des duels d'artillerie.

Sur le front de Giulia, l'artillerie et les mortiers ennemis ont été plus actifs dans la zone de Plava et à l'est de Gorizia. Quelques obus sont tombés sur la ville endommageant quelques bâtiments.

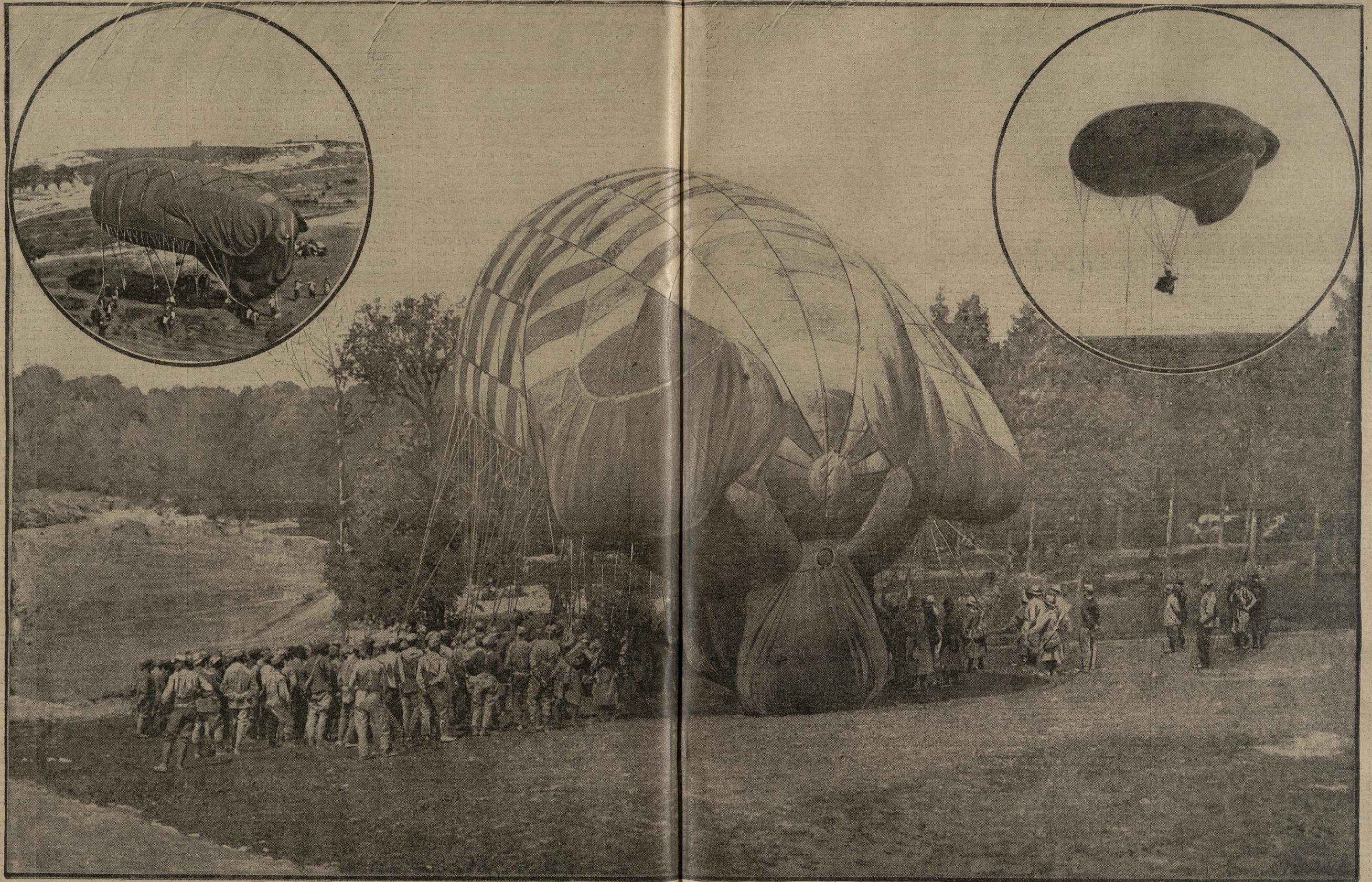
Notre artillerie les a contrebattus vigoureusement.

L'amiral Dartige du Fournet chez le roi Constantin

ATHÈNES, 27 novembre. — La visite de l'amiral Dartige du Fournet au roi Constantin a duré une heure et quart.

Le conseil de la couronne, qui devait se tenir ce matin, après la visite de l'amiral français, a remis sa séance. (Radio.)

LES PREMIERS SOUBRESAITS D'UNE VIGIE DE L'AIR



Lentement, le contenu des tubes d'hydrogène a boursofflé l'énorme enveloppe de soie que les sapeurs avaient déployée sur le sol. Petit à petit le monstre a grossi, s'ébrouant sous les mailles du filet, semblable à quelque poulpe gigantesque à la peau flasque

et marquée. Mais bientôt le ballon observateur a pris forme, et s'élevant dans les airs, au sud de la Somme, fouillant indiscrètement les lignes ennemies, il s'est mis à transmettre à nos artilleurs de précieuses indications.

Le "Comité secret"

Le « Comité secret » tient à nouveau, depuis hier après-midi, l'affiche du Palais-Bourbon.

La reprise a eu lieu sans heurt, dans un calme parfait.

Ponctuel suivant son habitude, M. Deschanel, qui préside toujours dans les grandes circonstances, monta au fauteuil à deux heures précises. Et ministres et députés envahirent l'hémicycle.

M. Aristide Briand, calme et détaché suivant son habitude, M. Ribot, grave, prirent place les premiers au banc du gouvernement, où M. de Freycinet les rejoignit un instant.

A 2 h. 15, lecture du procès-verbal ayant été donnée par M. Girod, secrétaire, M. Deschanel fit adopter en « cinq secs » quelques projets inscrits en tête de l'ordre du jour. Puis, arrivant aux interpellations, il fit connaître qu'il était saisi d'une demande de comité secret revêtue des vingt signatures réglementaires.

A 2 h. 25, la séance était suspendue et les huissiers faisaient évacuer les tribunes. Le débat en comité secret s'ouvrait une demi-heure plus tard, à 2 h. 55.

Quarante et une interpellations

Voici, dans leur ordre, les interpellations inscrites à l'ordre du jour à l'ouverture de la séance :

De MM. Meunier-Surouf et Abel Ferry sur la nécessité d'abroger le décret du 2 décembre 1915 et de rattacher au ministère de la Guerre le corps expéditionnaire d'Orient; de M. Augagneur, sur les propositions que le gouvernement a présentées et défendues d'accord avec le commandement sur les opérations combinées en Orient; de M. Charles Chaumet sur l'organisation et la conduite de l'expédition d'Orient; de M. Emile Constant (Gironde) sur l'insuffisance manifeste des accords stratégiques qui ont précédé le loyal concours apporté par la Roumanie à la cause de la justice et du droit.

De MM. Bergeon et Bouisson (Bouches-du-Rhône) sur nos moyens offensifs et défensifs opposés à nos ennemis dans la guerre sous-marine; de M. Goude sur l'organisation de la défense nationale en matière navale; de MM. Jules Cels et l'amiral Bienaimé sur la guerre navale et particulièrement la guerre sous-marine; de M. Emile Broussais sur la situation maritime et militaire de l'Algérie;

De M. Violette sur l'état de certaines fabrications; de M. Bokanowski sur les mesures que le gouvernement compte prendre pour faire rentrer d'urgence, dans les usines fabriquant le matériel et les munitions, l'artillerie les ouvriers spécialistes encore retenus aux armées; de M. le marquis de Baudry-d'Asson sur la main-d'œuvre dans nos usines de guerre et sur l'exécution de nos programmes de fabrication; de M. Fernand Engerand sur les obstacles à l'exploitation des mines de fer et à la production de fonte en France; de M. Raouf Briquet sur la façon dont est conçu et exécuté le programme d'armement; de M. Deschamps sur la constitution de notre matériel d'artillerie;

De M. Abel Ferry, sur la question des effectifs; de M. Henry Palé, sur les effectifs et leur utilisation; de M. Hubert Rouger sur l'utilisation des effectifs; de M. Mourier sur les mesures que le gouvernement a prises pour intensifier le recrutement indigène dans l'Afrique du nord; de M. Charles Leboucq sur les mesures que le gouvernement compte prendre pour obtenir une meilleure utilisation de nos ressources nationales; de M. Diagne sur les conditions d'emploi en hiver des militaires d'origine coloniale dans les armées en campagne en France et en Orient; de M. Fernand David sur l'urgence de mettre en sursis les cultivateurs appartenant aux plus vieilles classes mobilisées et les cultivateurs pères de familles nombreuses, afin de réa-



GÉNÉRAL SARRAIL

liser la mobilisation agricole nécessaire à la production nationale; de M. le marquis de Kernier sur l'emploi des prisonniers de guerre dans les travaux agricoles;

De M. Renaudel sur la réorganisation du haut commandement; de M. Accambray sur la conduite générale de la guerre; de M. Jean Hennessy sur l'organisation du commandement chez les Alliés et la mise en commun de leurs ressources militaires; de M. de Chappedelaine sur la réorganisation du haut commandement; de M. Louis Dubois sur l'application des règlements militaires;

De M. Bonnevay sur la situation des finances publiques; de M. Albert Grodet sur la situation financière et l'exécution du budget; de M. Ernest Lafon (Loire) sur la politique financière du gouvernement;

De M. Lucien Dumont (Indre) sur les mesures de prophylaxie et de préservation prises pour éviter l'écllosion de certaines affections épidémiques, notamment de la fièvre typhoïde dans l'armée;

De M. Deguise sur le ravitaillement des régions envahies; de M. Thierry-Cazes sur la question du ravitaillement et de l'alimentation; de MM. Durre, Goniaux et Ringier sur le ravitaillement des régions envahies; de M. Henri Cosnier sur le ravitaillement de la population civile et militaire et la cherté de la vie;

De M. le vicomte Cornudet sur les méthodes employées par l'autorité militaire pour exproprier ou occuper temporairement les terrains nécessaires à la défense nationale;

De M. Paul Pugliesi-Conti (Seine) sur les faits de nature à compromettre l'ordre public et la sécurité nationale;

De M. Charles Bernard (Seine) sur les mesures que le gouvernement compte prendre pour assurer la liberté de la presse;

De M. Charles Benoist sur les mesures que le gouvernement compte prendre pour ériger, en mettant hommes et choses à leur place, tout le parti possible des ressources intellectuelles et économiques de la France;

De M. Fernand Brun sur l'attitude et le rôle de certains officiers d'état-major à qui ont été confiées de hautes fonctions militaires dans la région même où, en tant que civils, ils étaient investis de mandats électifs;

De M. Pacaud sur la mauvaise application des circulaires ministérielles.

Cette première séance en comité secret prenait fin à 6 h. 30.

Léopold Blond.

LA RÉVISION DES EXEMPTÉS ET RÉFORMÉS

Les amendements peuvent....

De nouveaux amendements ont été déposés hier au projet tendant à soumettre les exemptés et réformés à une nouvelle visite.

MM. Fernand David et Paul Jacquier proposent ce texte :

Si les exemptés ou réformés reconnus aptes au service armé ou au service auxiliaire sont des cultivateurs appartenant aux classes de la réserve ou de l'armée territoriale ou sont pères de cinq enfants, ils seront mis en sursis sans limite de durée, à condition de se consacrer uniquement aux travaux des champs.

MM. Deguise et Pasqual présentent l'article additionnel suivant :

Les prisonniers rapatriés ou évadés d'Allemagne, qui, exemptés, seront soumis à la nouvelle visite, pourront, sur leur demande, être affectés, au cas où ils seraient reconnus aptes, à des formations non combattantes de l'intérieur.

M. Ernest Lamy demande que la loi ne soit applicable qu'à la fin de l'année scolaire aux membres de l'enseignement primaire et secondaire, public ou privé, qui exerçaient leurs fonctions avant le 23 novembre 1916.

Reprenant sa proposition de loi sur le versement dans les corps de troupe des ecclésiastiques mobilisés comme infirmiers et brancardiers, M. Sixte-Quenin demande, par un article additionnel, que les élèves ecclésiastiques recensés sous le régime de la loi du 15 juillet 1889 puissent être employés indistinctement dans tous les corps de troupe ou services.

M. Lafferre propose de dispenser de la nouvelle visite les réformés n° 1 et les exemptés et réformés des classes de la R. A. T. Les exemptés et les réformés n° 2 des autres classes seraient soumis à l'examen des conseils de revision.

Les engagements spéciaux

Suspendus hier, ils sont de nouveau autorisés

L'affluence, dans les bureaux où se contractent les engagements spéciaux, était la même hier matin lorsque, entre neuf et dix heures, toutes les opérations furent interrompues.

Un journal du matin avait bien annoncé que le ministre de la Guerre avait décidé, « étant donné le nombre important d'engagements spéciaux contractés ces jours derniers, de suspendre toute inscription », mais cette information ne présentait aucun caractère officiel. Aussi, la déception fut-elle grande.

Durant tout l'après-midi l'incertitude fut des plus complètes. Certains affirmaient que la mesure attendue prise, dit-on, au dernier Conseil des ministres, était déjà rapportée. Au ministère de la Guerre même, aucune indication ne put nous être donnée.

Nous pouvons cependant annoncer qu'un décret autorisant la reprise des engagements spéciaux a été signé dans la soirée.

LA POÉSIE EN DEUIL

ÉMILE VERHAEREN

La fatalité du plus banal, du plus stupide accident a tué avant-hier soir Emile Verhaeren, sous les roues d'un train, dans la gare de la rue Verte, à Rouen.

Emile Verhaeren était, parmi nous, le plus grand poète du temps. Il avait, pour l'ennoblir, la régénérer et l'élever, conduit la muse moderne au milieu des usines, dans les mines, dans les cités des rudes labeurs, et comme Constantin Meunier, dont les plus fortes inspirations de sculpteur surgirent en présence des muscles de l'ouvrier du Borinage, Verhaeren avait trouvé ses plus beaux vers, ses strophes les plus plus puissamment martelées, devant les courroies de transmission et les cent mille rouages des machines d'acier.

Les lettres perdent un grand porte-flambeau. Beaucoup d'ombre s'étend sur le monde de la pensée depuis qu'on ramassa, broyé, ce Maître pour qui quelqu'un vient de demander une place au Panthéon en attendant qu'on puisse lui donner une sépulture dans sa chère patrie belge. Son enthousiasme d'apôtre, son véhément lyrisme, son rayonnant génie, son âpre tendresse pour tous les ressorts et tous les germes de la vie ardente, et ce magnifique rythme avec lequel il façonnait, en forgeron de l'Idéal, le verbe



(Phot. Henri Manuel.)

M. EMILE VERHAEREN

sonore et plein : tout cela a péri en un instant, peu d'heures après que le Poète vint de redire toute sa fervente foi en les temps proches, toute sa réprobation farouche pour ces Allemands qui, oppresseurs de sa patrie, ont déshonoré la Force en en faisant le moyen de la barbarie.

L'admiration du monde entier — la Germanie exceptée — rassemblera des fleurs innombrables au pied de la statue d'Emile Verhaeren quand elle se dressera sur une place publique, un jour, dans un petit village du Hainaut...

La mort tragique du grand poète belge Emile Verhaeren a suscité, dans tous les milieux français, l'émotion la plus profonde. Aussi M. Louis Martin, sénateur du Var, vient-il d'adresser au président du Conseil une lettre dans laquelle il demande qu'après entente avec la famille et le gouvernement belge les funérailles du poète soient faites aux frais de l'Etat français.

Le corps serait déposé au Panthéon en attendant qu'il puisse être transporté en Belgique libérée.

TRIBUNAUX

L'espion von Meyer en revision

Devant le conseil de revision siégeant au Cherche-Midi, venait, hier, le pourvoi formé par l'espion von Meyer, condamné à mort par le troisième conseil de guerre.

Une première fois condamné à mort, l'espion avait vu le jugement cassé pour vice de forme. D'où sa nouvelle comparution devant le troisième conseil de guerre. Le pourvoi a été rejeté et la condamnation est devenue définitive.

Toujours la vente de la cocaïne

Le 26 juin dernier, le pharmacien Guillemin, 143, rue Saint-Denis, était surpris vendant à une cliente un gramme de cocaïne au prix de cinq francs, sans exigence d'ordonnance.

Le pharmacien comparait hier devant la huitième chambre correctionnelle qui l'a condamné à six mois d'emprisonnement et à la fermeture de l'officine, bien qu'il ne fût poursuivi qu'en vertu de la loi de 1818 sur la vente des produits toxiques.

VISITEZ LES GRANDS MAGASINS DUFAYEL
PALAIS DE LA NOUVEAUTÉ

SITUATIONS Brochure envoyée franco.
PIGIER, Boulevard Poissonnière, 19

LES CONTES D'EXCELSIOR

Le lit de la reine

Depuis cinquante ans, après une jeunesse prodigieuse et dissipée, le marquis de Pervençères vivait en son château de Sologne, si pauvre, si ruiné, qu'il arrivait à peine à payer sa servante et les infimes dépenses de sa vie quotidienne. Pourtant, tels étaient les fantômes et les souvenirs qui l'escortaient toujours en ce décor d'anciennes fêtes somptueuses, qu'il n'avait jamais pu faire le tour de son parc autrement que d'un pas mesuré, son chapeau démodé sur la tête et sa canne à pommeau de jade à la main. Le noble dessin des allées et des pelouses subsistait malgré l'envahissement des herbes et l'inégalité des bordures de buis, et rien n'était mélancolique comme, sous la charmillle de tilleuls, la belle mappemonde de pierre aux mers et aux continents rongés de mousse, près de laquelle il s'asseyait les après-midi d'été.

Son enfance s'était passée là, à écouter les récits de sa grand-mère, la marquise de Pervençères, qui jadis, pour se reposer de Versailles, revenait passer dans son domaine les jours les plus chauds de l'année, conviant la belle société des environs. Que de fêtes alors ! que de folies, de bals, de soupers ! Les bougies éclairaient doucement autour des tables les perruques poudrées, les yeux et les mouches au coin des sourires ; que de jeunes mains blanches avaient joué, sur le clavecin aux notes aigrelettes, de légers airs de menuet, que de révérences multipliées à l'infini par les vieilles glaces ternies !

— Sauriez-vous faire la révérence, Marc-Antoine ? demandait la vieille marquise.

Et l'enfant, la main gauche sur son cœur, soulevant d'un geste large et lent son tricorne imaginaire, s'inclinait sans trop courber la tête, le jarret tendu, souriant et fier.

— Ah ! Marc-Antoine ! vous ressemblez à votre grand-père !... Je le revois ce soir où la princesse de Lamballe et lui dansèrent sur la pelouse. Il faisait chaud, l'herbe était toute satinée de lune, et la princesse s'éventait sur le perron au bras du marquis. Alors, comme on commençait un pas de pavane dans le salon, elle descendit, prit la main de votre grand-père et ils dansèrent là, dans le rayon de lune... La jupe ramagée et les petits pieds clairs de la belle Lamballe foulaient à peine l'herbe, et ses cheveux blonds étaient couronnés de roses pâles et douces sous la clarté de l'astre.

L'enfant rêvait et frémissait d'enthousiasme, les yeux fixés sur la pelouse enchantée de souvenirs ; puis il demandait la plus belle des histoires. La marquise disait alors :

— La Reine est venue ici, Marc-Antoine !... oui, un jour, en revenant de la chasse : il pleuvait effroyablement, et dans la cour les carrosses, les cavaliers, les postillons ruisselaient sous l'averse. Les chevaux, effrayés, se cabraient sous les éclairs, et la Reine n'osa continuer sa route dans les chemins défoncés et les bois fracassés par la foudre. Quelle bonne grâce elle mit à demander asile pour la nuit, et, pourtant, quel honneur pour nous ! On lui servit une collation près de la grande cheminée, où elle se chauffait, si belle dans sa robe de velours avec sa taille fine et la grande plume grise qui tombait de son chapeau sur son épaule ! Pendant ce temps-là, quel émoi dans la maison ! On mettait au plus beau lit les draps les plus fins, les couvertures les plus douces...

» La Reine dort sous votre toit, Marc-Antoine, ne l'oubliez jamais ! »

Le marquis de Pervençères remonta les marches du perron, les épaules soudain voûtées et les yeux tristes ; malgré son manque de soins et ses pelouses incultes, le vieux parc vivait encore à cause du miracle que sont les arbres et les fleurs, la lumière, le soleil et les saisons successives et pareilles. Mais là, quelle misère ! Du salon de jadis, rien ne restait que les boiseries et les vieilles glaces à trumeaux. Dans la vaste salle à manger, trois ou quatre sièges et un guéridon sur lequel une servante revêche posa une soupière fumante. Ensuite, ses gros bras nus hors d'un corsage de pilou et les poings sur les hanches, elle redit les misérables choses de tous les jours :

— Votre dernière nappe n'est plus qu'un trou, monsieur, et faudrait pourtant payer l'épicier !

Le marquis garda le silence et rompit son pain d'un geste découragé.

Après son repas, lentement et s'appuyant à la rampe de fer forgé, il monta l'escalier jusqu'au premier étage ; puis, ouvrant une porte, il se découvrit et entra dans une vaste chambre fanée : elle était

pareille au soir où la Reine y avait dormi : le lit laqué de gris, fleuri de minces guirlandes, semblait attendre ; les matelas de toile de Jouy à médaillons n'avaient été creusés par aucun poids quotidien et les rideaux aux rayures éteintes gardaient en leurs plis le secret du sommeil royal. Le plateau de vermeil n'était plus là ; mais sur la commode aux tiroirs rectilignes les facettes du verre de cristal accrochaient la lumière et les pieds fins des fauteuils rejoignaient leur reflet sur le parquet ciré.

Ah ! cette chambre où plus personne n'avait dormi, comme le marquis était fier de la conserver intacte, lui que sa ruine avait obligé à vendre toutes les reliques de sa famille ! Ses quatre cloisons fleuries emprisonnaient le fantôme du beau passé, le souvenir des splendeurs mortes et l'écho de la voix éteinte qui disait : « La Reine a dormi sous votre toit, Marc-Antoine ! »

A cause de cela peut-être, le marquis, son aïeul, s'était fait tuer devant la souveraine. Il fallait qu'elle restât intacte jusqu'à la mort du dernier des Pervençères, cette chambre close sur les beaux souvenirs impérissables. Et, son chapeau à la main, le vieillard rasséréné referma la porte.

Le premier dimanche de la guerre, le marquis de Pervençères donna son dernier louis pour les soldats, et, sombre, bouleversé de ne pouvoir faire davantage, il arpenta fiévreusement les allées du parc, évoquant pour la première fois des fantômes plus tragiques que ceux qui, d'habitude, escortaient sa noble mélancolie.

La servante, le soir, lui annonça l'arrivée des premiers blessés dans le village. Au récit de leurs misères, il pleura. Le lendemain, il songeait, tristement assis sous sa charmillle, quand une jeune femme sonna à la grille ; le marquis se leva et, courtoisement, la pria d'entrer.

— Je passe dans toutes les maisons, dit-elle, pour demander à chacun de nous aider... Il manque tant de choses à notre hôpital !

— Hélas ! dit humblement le vieillard, je n'ai rien, madame !

— Nous avons surtout besoin, reprit l'infirmière, de lits, de matelas, de couvertures. Il faut, monsieur, qu'après les combats les soldats blessés soient bien couchés.

Le marquis ne répondit pas, et sa main se crispa sur le pommeau de sa canne. Puis, comme faisant un grand effort, il releva la tête et dit doucement :

— Vous avez raison, mon enfant, je puis vous donner un lit ; il est à votre disposition.

Lorsque, le lendemain, les bois démontés, fleuris d'étroites guirlandes, et les matelas de toile de Jouy franchirent le seuil de la porte, personne ne vit le vieux marquis Marc-Antoine de Pervençères qui, tout pâle, la main sur son cœur et la bouche tremblante d'émotion, saluait d'un grand geste solennel et d'une âme à la fois pleine d'excuses, de prières et de généreux sacrifice le lit où allaient reposer les soldats héroïques, et qui avait accueilli une nuit le corps doux et charmant de la Reine de France et son sommeil léger...

Jeanne Nérel.

Faits divers

Le feu. — A sept heures et demie, hier matin, un commencement d'incendie provoqué par l'explosion d'une lampe à pétrole, s'est déclaré dans un logement occupé par Mme Clémentine Gourlet, 12, rue du Rhin.

La locataire, grièvement brûlée sur diverses parties du corps, a été transportée à l'hôpital Tenon.

Collisions de voitures. — Dans l'après-midi, vers deux heures, un tramway de la ligne Montrouge-Gare de l'Est, a renversé, boulevard de Port-Royal, une voiture militaire conduite par le caporal Louyot, de la 22^e section.

Ce dernier, projeté sur la chaussée, a été relevé sans connaissance, et transporté au Val-de-Grâce.

A la même heure, rue de Charonne, une tapissière dans laquelle se trouvait M. Charles Dalière, âgé de trente-cinq ans, demeurant rue de Montreuil, a été tamponnée par un camion dont le cheval était emballé.

M. Dalière a été relevé très grièvement blessé à la tête et aux jambes. Son état a nécessité son admission à l'hôpital Tenon.

Ajouter à vos envois aux prisonniers de guerre quelques Cubes de BOUILLON OXO

40 Cent le Cube. Dans toutes Maisons d'Alimentation.

THÉÂTRES

PETITE GAZETTE DE LA COMEDIE

En principe, je n'aime pas les pièces sur la guerre. Pourtant, l'acte de M. Jean-François Fonso, *Les Nouveaux Pauvres*, m'a vivement intéressé. Le sujet est traité avec beaucoup de délicatesse, et sous la plaisanterie on sent une émotion sincère, véne. M. Fonso pourrait dire comme Figaro : « Je m'empresse de rire de tout, de peur d'être obligé d'en pleurer. »

Voici le thème : Un bourgeois cossu, prénommé Paul, vit égoïstement dans son appartement confortable où il s'est réinstallé, retour de province, après la fugue de septembre 1914. Il n'a pour son service qu'une bonne, Mélanie, qu'il rudoie quelque peu en vieux garçon bougon. Paul va héberger un hôte, le fils d'un vieil ami, le jeune sous-lieutenant d'artillerie Jean, désormais incapable de retourner sur le front, une blessure ayant raccourci sensiblement une de ses jambes. Ce jeune homme, plus fin que son ami, reconnaît bientôt à une infinité de menus détails que Mélanie n'est pas une servante de profession ; il la pousse, la presse de questions et il apprend que cette personne s'appelle, en réalité, Mme Yvonne Van Doren, veuve du premier président de la cour de Gand ; réfugiée en France avec sa fille Hélène, elle n'a pas voulu prendre à de plus malheureux leur part de la charité publique et elle s'est faite bonne, pendant que sa fille donne des leçons de piano et de français. Jean instruit Paul de la véritable situation de Mélanie. Le vieux garçon, d'abord stupéfait, fort embarrassé devant sa bonne, se sent bientôt remué jusqu'au fond de l'âme, et il installe chez lui, sur un pied d'égalité, Mme Van Doren et sa fille, d'autant plus volontiers que la gentille Hélène saura consoler le jeune blessé en lui consacrant toute sa vie.

Cet acte vaut surtout par l'esprit, la sincérité et mille détails sur lesquels je reviendrai. L'interprétation est parfaite avec Féraudy, au début d'un égoïsme si inconscient qu'il en devient presque sympathique, puis d'une touchante générosité ; Le Roy, sobre, émouvant, Mme Huguette Duflos qui réjouit les yeux et réchauffe les cœurs et Mlle Suzanne Devoyod simple, digne, laissant discrètement deviner la femme du monde sous le tablier de Mélanie, et, par dessus tout, manifestant une infinie bonté.

Emile Mas.

Au Théâtre des Arts. — Aujourd'hui, soirée à 8 h. 30, *la Frontière* (Mme Berthe Bady). Demain, matinée (2 h. 30) et soirée. Immense succès.

Aux Capucines. — Comme tous les succès durables, la vogue de cet amusant spectacle ne fait que s'accroître. La verve de *Tambour ballant !* et la joyeuse comédie *le Plumet* justifient grandement l'empressement du public à aller applaudir ce brillant spectacle.

Demain jeudi, matinée à 2 heures 30.

Aux Variétés. — La première semaine des représentations de *Moune* a réalisé un peu plus de 30.000 francs de recettes. Voilà qui confirme l'éclatant succès de la délicate adaptation de M. A. Willemetz et de ses admirables interprètes : Max Dearly, Jane Renouardt, Landrin, Reschal, Carlos Avril, G. Berny, Suzy Detsy, etc.

L'Opérette à Nice. — L'opérette reconquiert la France. Elle vient à Nice de s'installer au Théâtre des Variétés sous la direction de M. Deloncle et l'administration de M. Hagnauer. Des artistes connus comme MM. Lamy, Myral, Monard, Mmes Delcour, Prieur, Plantade, Frémaux interprètent parfaitement le répertoire. La mise en scène est excellente. Des nouveautés comme *la Cocarde de M. Pinson* et *Mam'zelle Frétilton*, de Fernand Beissier et Monty, seront jouées durant cette saison, qui promet d'être très brillante. Pendant ce temps, les tournées continuent à se succéder au Casino de l'Eldorado.

MERCREDI 29 NOVEMBRE

- Opéra. — A 8 heures, jeudi, *Roméo et Juliette*.
- Comédie-Française. — A 8 heures, *la Revanche d'Iris*, le *Père Lebonnard*.
- Opéra-Comique. — Jeudi, à 7 h. 30, *Manon*.
- Odéon. — A 8 heures, *l'Espionne*.
- Antoine. — A 8 h. 30, *Une amie d'Amérique*.
- Athénée. — A 8 h. 30, *L'Âne de Buridan*.
- Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 35, *Faisons un rêve*.
- Capucines (Gut. 56-40). — A 8 h. 30, *Tambour ballant*, revue ; *le Plumet* ; *Pan ! pan ! pan ! au rideau !*
- Châtelet. — A 8 heures, mercredi, samedi, dimanche. Jeudi et dimanche matinée : *les Exploits d'une petite Française*.
- Théâtre Edouard-VII. — A 8 h. 45, *All' Right*.
- Gymnase. — A 8 h. 30, *la Charrette anglaise*.
- Nouvel-Ambigu. — A 8 h. 30, *la Roussotte*.
- Th. Michel. — A 8 h. 45, *Agar ou les Loirs du harem*.
- Palais-Royal. — A 8 h. 30, *Madame et son filleul*.
- Porte Saint-Martin. — A 8 h. 30, *l'Amazonie*.
- Apollo. — A 8 h. 15, *les Maris de Ginette*. Galipaux, Mariette Sully.
- Th. des Arts. — A 8 h. 30, *la Frontière*, de Lucio d'Ambr (Berthe Bady).
- Grand-Guignol. — A 8 h. 30, *le Laboratoire des hallucinations*.
- Th. Réjane. — A 8 heures, *le Père prodigue*.
- Renaissance. — A 8 h. 15, *le Chopin*.
- Th. Sarah-Bernhardt. — A 8 heures, *la Dame aux Camélias*.
- Trianon-Lyrique. — A 8 heures, *les P'tites Michu*.
- Scala. — A 8 heures, *la Dame de chez Maxim*.
- Variétés. — A 8 h. 15, *Moune* (Max Dearly, Jane Renouardt).

MUSIC-HALLS, CONCERTS, CINEMAS

- Gaumont-Palace. — A 8 h. 20, *D'acier amour*. Loc. 4, r. Forest, 11 à 17 h. Tél. Marc. 16-73. A 2 h. 20, mat. pop. : *la Mariquita*. Tarif spécial : 0 fr. 30 à 1 fr.
- Omnia-Pathé. — *Dalila*, *Joli rayon de soleil*, *le masque aux dents blanches*, *Avez donc des amis*, etc.
- Aujourd'hui, relâche pour les concerts.

COURS ET CONFÉRENCES

Université des « Annales » (51, rue Saint-Georges, Paris). — Aujourd'hui mercredi 29 novembre, à 2 h. 1/2 : *les Fables de La Fontaine*, conférence par M. Jean Richepiu.

BLOC-NOTES

LA JOURNÉE

Fête à souhaiter : aujourd'hui, mercredi : SAINT SATURNIN ; demain : SAINT ANDRÉ.
A 2 heures. — Vente de charité, au profit de l'Œuvre du Paquet des soldats des régions envahies (8, avenue Velasquez).
A 2 heures. — Vente de charité, au bénéfice de l'École ménagère de Billancourt (26, place Vendôme).
A 3 heures. — Conférence de M. Jean Finot, directeur de la Revue (théâtre Sarah-Bernhardt).

CORPS DIPLOMATIQUE

Le grand-cordon de l'ordre de Saint-Alexandre-Neusky vient d'être conféré, par S. M. le tsar, à M. Arthur Raffalovitch, conseiller privé, attaché financier à l'ambassade de Russie en France.

INFORMATIONS

M. Fournier-Sarlovèze, maire de Compiègne, conseiller général de l'Oise, actuellement capitaine d'état-major, vient de recevoir sur le front la « Military Cross » des mains du prince Arthur de Connaught. Le maire de Compiègne avait déjà obtenu, l'année dernière, la croix de guerre.

BIENFAISANCE

Vendredi, 1^{er} décembre, de 2 heures à 6 heures, place Vendôme, 15, vente au profit du Paquet du soldat, œuvre de guerre de l'amélioration du logement ouvrier, présidée par Mme Gouttenoire de Toury.

MARIAGES

En l'église Notre-Dame-des-Victoires a été béni dans l'intimité le mariage de M. Jean Péan de Saint-Gilles, maréchal des logis au 83^e d'artillerie, fils de M. André Péan de Saint-Gilles, ancien officier de cavalerie, et de Mme André Péan de Saint-Gilles, avec Mlle Claude de Courtin de Neufbourg, fille du feu comte et de la comtesse de Courtin de Neufbourg.

DEUILS

Morts pour la France :
ANDRÉ DE DIENVAL, sous-lieutenant au 46^e d'artillerie. — LOUIS-PIERRE MATIGNON, sous-lieutenant au ...^e d'infanterie. — ROBERT CORNUEL, engagé volontaire au ...^e hussards. — HENRI JANET, tué au cours d'un combat aérien.
Nous apprenons la mort : De Mme Charras, née Kestner, décédée en son domicile rue Bayard. Veuve du colonel Charras, qui fut ministre de la Guerre en 1848. Mme Charras était la sœur de Mme Charles Floquet, la belle-sœur de Risler-Kestner, de Scheurer-Kestner, de Victor Chauffour, et tante de Jules Ferry.
— De M. William Yorick Exshaw, décédé à Bordeaux.

Pour les naissances, mariages, nécrologies, s'adresser à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière, Paris. Téléphone Central 52-11 — 9 à 6 h. Tarif spécial pour nos abonnés.

La Bourse de Paris

DU 28 NOVEMBRE 1916

Marché toujours sans grande animation et irrégulier comme tendances. Au parquet, les différences de cours sont peu sensibles. On enregistre, par contre, en banque, un nouveau recul des industrielles russes, et le tassement des porphyriques, de l'Utah, notamment, qui se voit ramené de 751 à 738. Nos rentes se retrouvent : le 3 0/0 à 61,10, le 5 0/0 à 87,85. Du côté des fonds étrangers, l'Extérieure se raffermirait à 99,30 ; Russes diversement tenus : Consolidé 70,75 contre 71,50 ; 1906, 82,75 au lieu de 83,20.
Etablissements de crédit peu ou pas modifiés. Lourdeur des grands Chemins français. Lignes espagnoles calmes. Parmi les cuprifères, le Rio se retrouve à 1.775.
En banque, la Bakou réagit à 1.560, Toula à 1.320.

COURS DES CHANGES

Londres, 27,79 ; Suisse, 113 ; Amsterdam, 238 ; Péetrograd, 472 1/2 ; New-York, 583 1/2 ; Italie, 86 1/2 ; Barcelone, 602 1/2.

METAUX A LONDRES

La tonne de 1.016 kilos : Cuivre Chili disp., 144 1/2 ; cuivre liv. 3 mois, 138 1/4 ; étain comptant, 190 ; étain liv. 3 mois, 192 ; zinc comptant, 58 ; argent, l'once 31 gr. 1.035, 84 d. 15/16.

PETITES ANNONCES ÉCONOMIQUES

du Mercredi et du Samedi

TARIF AU MOT

En cas de doute ou de contestation, le compte des mots s'effectue d'après les règlements de l'Administration des Postes pour les dépêches télégraphiques.

Demandes d'Emploi, Gens de Maison, Leçons :
0 fr. 20 le mot.

Alimentation, Animaux Divers, Appartements meublés, Automobiles, Cabinets d'affaires, Chevaux, Voitures, Harnais, Chiens, Fleurs et Plantes, Locations, Occasions, Offres d'Emploi, Pensions de famille :
0 fr. 25 le mot.

Achat et Vente de Propriétés, Capitaux, Cours et Institutions, Divers, Fonds de Commerce, Hôtels, Villégiatures, Hygiène et toutes rubriques non spécifiées :
0 fr. 30 le mot.

En aucun cas, EXCELSIOR ne se charge de recevoir ni de réexpédier les réponses aux « Petites Annonces ».

DEMANDES D'EMPLOI

le mot 0.20
Veuve, 51 ans, tiendrait intérieur personne seule. Mme TALON, poste restante, Bureau 26

Nourrice sèche ayant élevé grand nombre nouveaux-nés ; excellentes références. Lise Auré, 2 bis, rue Moullins, Bezons (S.-et-O.).

SUCCESSIONS

le mot 0.30
TESTAMENTS PARTAGES
A VOCAT-SPECIALISTE, 4, square Maubeuge.

COURS, INSTITUTIONS

le mot 0.30
SITUATION d'avenir est obtenue après quelques mois d'études pratiques à l'École PIGIER, 53, rue de Rivoli ; 10, boulevard Poissonnière ; 147, rue de Rennes, Paris.

APPARTEM. MEUBLÉS

le mot 0.25
AGENCE MADELEINE, 18, rue Royale, indique gratuitement tous les appartements meublés à louer dans tout Paris.

A louer, près place Malesherbes, bel appartement meublé : 4 chambres maîtres, confort moderne, très aéré, 1^{er} étage, 39, rue Joffroy. S'y adresser de 11 à 3 h.

ACHAT ET VENTE DE PROPRIÉTÉS

le mot 0.30
HOTEL A NEUILLY, belle réception, jardin 1.100 mètres, à vendre 135.000 fr. Boisselot, rue du Rocher, 56.

FLEURS ET PLANTES

le mot 0.25
Fleurs ou fruits, Paniers F à 5, 6, 10 francs et plus. Caillaux, rue Meyerbeer, Nice.

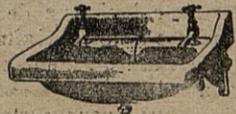
ALIMENTATION

le mot 0.25
Produits SAVOIE, 12 œufs, beurre, fromage, châtaignes, haricots, pommes, pour 10 francs. Dépôt : 25, rue Richelieu. Livraison domicile.

OCCASIONS

le mot 0.25
Joli salon, canapé Empire ancien, bureau américain, chaises et orin à vendre. Pressé. 32, place St-Georges.

LIVRES. Achat tous genres. Romans. Dictionnaire Larousse. Bibliothèques, etc. Prix maximum. Bouquet et Cie, 6, passage Verdeau. Prière conserver adresse.



Un stock de Lavabos, Baignoires, Eviers et W.-C. anglais, déclassés après transports, est disponible, et le tarif en est remis franco. Magasin de 2 à 6 heures. GIRARDOT-VINCENT, 19, rue Miromesnil, Paris-Elysées. Voir les Radiateurs G. V., électricité et gaz.

CHIENS

le mot 0.25
Splendides loulous et pékinois mâles adultes et jeunes, 5, rue Laflitte, 2-5 h.

Griffons bruxellois tête de singe et brabançons miniature, fox ratters, policiers, chiens de guerre. — MARLETTE, éleveur, 131, boulevard Hôtel-Ville, Montreuil (Seine), téléphone 225. Métro : Vincennes.

levarid Hôtel-Ville, Montreuil (Seine), téléphone 225. Métro : Vincennes.

Policiers dressés ou non. Loulous, Boules, Toy. CHENIL NATIONAL, 6, impasse des Sureau, Saint-Maurice (Seine).

CHENIL DU PANTHEON, Bouleogues - français, Bergers Alsace, Beauce, Brie, tous âges. Fox, chats, 77, rue Mouffetard, Paris. Timbre.

M^{lle} LONGRON, 2, pl. Leroy-Beaulieu à Lisieux (s^t Itin. Beauville-Paris, tr^{am} et auto), a un élev. excl. de loulous nains et min. tr. imp. issus



champs et ayt obten, nomb. prix France et étr. Teintes : marrⁿ, noir, or, sab. et blanc. Gde val., nomb. chiots, rare beauté. Prix intéressants.

CHEVAUX, VOITURES

le mot 0.25
Beau Cob, 8 ans, bai clair, très sage, vite, se monte, s'attelle. A vendre attelé ou non. GRIFFAULT, 130, boulevard de Courcelles.

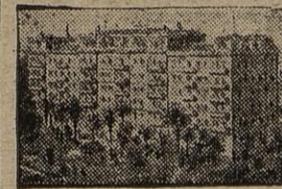
VILLEGIATURES

SUR LA COTE D'AZUR

Centre des excursions de l'Estérel. HOTEL DES ROCHES ROUGES. Tous confort. Parc splendide dominant la rade. — Notice illustrée.

BEAULIEU-SUR-MER MEYER'S VICTORIA HOTEL. Le vrai home des familles. Plein Midi. Jardin, terrasses.

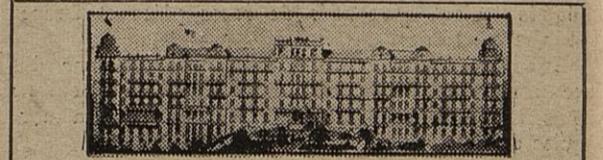
BEAULIEU Entre Nice et Monte-Carlo, bord de mer. Gd HOTEL SUISSE. Sit. 1^{er} ord. Gd parc, Chauff. c. Tennis. Garage. Excell. cuis. P. dep. 40 fr.



CANNES

HOTEL BEAU-SITE

250 chambres. Eau courante. 100 salles de bains. Magnifique hall. Parc séculaire. Célèbre tennis. Demandez brochure.



CANNES GRAND HOTEL CALIFORNIE. Reconstitué en 1913 avec tout le confort. Situation élevée. Service auto gratuit avec centre de la ville.

FEUILLETON D' « EXCELSIOR » DU 29 NOVEMBRE 1916

83

Pour le roi de Prusse !

ROMAN VECU

PAR

Georges MALDAGUE

TROISIEME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Et ce fil était si ténu, que de lui-même, sans secousse, il pouvait se rompre.

Une fièvre violente agitait le jeune homme au début ; quand elle tombait, il se trouvait dans une faiblesse si grande, qu'elle restait plus inquiétante que la fièvre elle-même.

On ne pouvait même pas se rendre compte s'il gardait, s'il reprenait conscience des choses.

Tout autant que dans le délire, dans l'anéantissement où il n'arrivait qu'au balbutiement, il semblait éprouver seulement une réminiscence du passé, sans contact avec le présent :

Si les roses parlaient, celles-ci pourraient dire Qu'elles sont, à la fois, et l'Aveu et l'Adieu...

Ces premiers mots, ces phrases qu'il prononçait la nuit où Ghislaine, en une angoisse affreuse, attendait que son dernier soupir glissât de ses

lèvres, plutôt qu'elle n'attendait un retour à la vie, il les redisait, au milieu de lambeaux de phrases, qu'on ne parvenait guère à rassembler.

C'était la hantise, l'idée subsistant dans ce pauvre cerveau en déroute, sous ce crâne à demi broyé, dont la soudure se faisait lentement.

Un mot aussi, deux syllabes : — Maman.

L'instinct les faisait monter aux lèvres excothées, sous la fine moustache un peu fauve.

Il n'avait jusqu'alors prononcé aucun nom.

Sa tendresse filiale...

Son premier amour.

Mais Ghislaine ne s'était point encore rendu compte s'il la reconnaissait.

Aucune pression de main ne répondait à sa main ; le regard, où vacillait la flamme que l'on remarque chez les déments, ne reflétait ni à un moment ni à un autre la lucidité complète.

Quelquefois une vague expression laissait supposer un retour de mémoire tout proche.

Puis la prunelle redevenait terne...

— Le temps seul, disait le docteur Pierray, doit agir dans un sens ou dans un autre ; il n'est permis de formuler aucun diagnostic ; la jeunesse, la vigueur particulière de sa constitution sont des adjuvants qui peuvent triompher... Le ressort vital est tellement puissant à vingt ans !... Attendons !

Et Ghislaine attendait.

On sustentait André autant que possible, sa fièvre étant moins ardente, et les accès s'espaçant.

Au résumé, c'était plutôt une indication favorable.

Le docteur ne parut, ce jour-là, qu'à une heure de l'après-midi.

Les blessés avaient pris leur repas. Pierre Davignon restait près d'eux, chargé de prévenir, ou à la cuisine ou dans la chambre de la générale

Mme Brisquet ou Mlle de Saint-Priet qui prenait les siens près du lit de sa grand-mère, si l'un ou l'autre réclamait quelque soin imprévu.

Ghislaine entendit la première la voiture du vieux médecin.

Elle se précipita sur le perron en demandant : — Docteur, quelle nouvelle nous apportez-vous ?... Nous n'avons plus un Allemand ici.

— Chut ! mon enfant, chut !

Cette invite au silence n'arrêta point l'explosion, assourdie, il est vrai, à laquelle la jeune fille croyait pouvoir se livrer.

Elle saisit les deux mains du médecin, et les pressant, tandis que ses yeux cherchaient dans les siens, la confirmation de son espérance :

— Il me semble qu'elle renaît, ma chère forêt... il me semble que nous n'avons fait qu'un mauvais rêve... que lorsque je vais regarder par la campagne je reverrai les clochers debout, dans tous nos villages florissants... et qu'à la ferme de la Grangière nous retrouverons Jeanne et sa mère...

Elle tremblait de la tête aux pieds ; elle riait d'un rire nerveux, qui fit dire à son interlocuteur, inquiet :

— Calmez-vous, calmez-vous... je vous en prie...

— Répondez-moi : non, ou répondez-moi : oui...

Les Allemands battent-ils en retraite ?

— Non... Il y a quelque chose qui ne doit pas être en leur faveur... des troupes épuisées rentrent pour remplacer celles qui semblaient destinées à ne pas bouger... A travers leur impassibilité d'ordonnance, j'ai, chez plus d'un de ceux avec qui j'étais en contact, constaté autre chose que de l'inquiétude, je dirai presque de l'angoisse... Ils parlent toujours de Paris, ils vont à Paris... mais, entre Paris et eux, il y a certainement à présent un obstacle : ce n'est pas la victoire acquise... ce serait plutôt le but qui s'éloigne...

CAP-FERRAT LE GRAND-HOTEL
Meilleur confort.
Magnifique situation entre Nice et Monte-Carlo. — Pour renseignements, écr. LEON FERRAS, Saint-Jean-Cap-Ferrat (Alp.-Marit.)



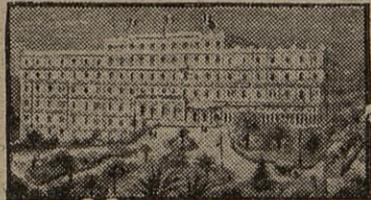
GRASSE
Hôtel-Pension
BEAUSOLEIL
Grand jardin
Chauffage

central. Appartements complets. Pension 9, 10 fr., etc.

MONTE-CARLO HOTEL BRISTOL-MAJESTIC
Bd de la Condamine. En face la Mer. 2 minutes du Casino.

MONTE-CARLO (BEAUSOLEIL, terr. franç.) HOTEL SUISSE. Confort moderne. Prix modérés. Arrangements p^r familles et Régime.

NICE-RIVIERA-PALACE
CIMIEZ



Séjour idéal
Parc de 30.000 mèt.
Service d'autobus gratuit entre l'Hôtel et le Casino

NICE-ATLANTIC-HOTEL
Le dernier construit. — Grand confort.

NICE GRAND HOTEL O'CONNOR
Sur jardins. — Recommandé aux familles. Ouv. toute l'année.

NICE HOTEL-PENSION COTTA, 45, rue Cotta. Remis à neuf. Très recommandé. Prix depuis 8 francs.

NICE HOTEL DE LUXEMBOURG = Ouvert toute l'année. — Promenade des Anglais. HOTEL DES ETRANGERS. Prix réduits. Même propriétaire.



NICE HOTEL RUHL ET DES ANGLAIS
La plus belle situation
Tout le confort moderne

NICE HOTEL WEST-END
Promenade des Anglais. Confort moderne. Arrang. p^r séjour.

NICE L'OFFICE DE LA COTE D'AZUR, 2, av. des Phocéens, renseigne sur tout pour tout séjour, timbres pour réponse. Publicité générale. Edition de LA COTE D'AZUR, mondaine, liste des hivernants. Les abonnements à Excelsior peuvent y être souscrits.

SUR LA COTE VERMEILLE VERNET-LES-BAINS (Pyrén.-Orient.) Station hivernale. Climat doux sec. Eaux sulfureuses. HOTEL PORTUGAL ouvert. Grand confort. Villas à louer. — SÉNÈGRE, directeur.

OFFICE MONDIAL de **POLICE PRIVEE**
r. St-Lazare, 55 (Trinité), Paris
dirigé par officier supérieur de gendarmerie et par commissaire spécial hors classe retraités. Recherches, Missions, Surveillance, etc. Téléphone Trudaine 61-00.

RÉCONFORTANT DIALOGUE

entre un employé de la nouveauté mobilisé et sa femme

ELLE. — Enfin, te voici parmi nous pour sept jours. Dieu que notre grande fille va être heureuse.

LUI. — Son bonheur n'égale pas le mien.

ELLE. — Tu verras comme elle est belle dans la nouvelle toilette que je lui ai faite à ton intention.

LUI. — Mais comment as-tu fait, avec notre modeste budget, pour l'habiller de neuf, tout en m'envoyant un colis chaque semaine.

ELLE. — C'est grâce à un coupon acheté avant la guerre et à LA VÉRITABLE MODE FRANÇAISE DE PARIS qui ne me coûte que 0 fr. 50 par mois et qui me donne gratuitement des patrons qu'on vend 1 franc partout ailleurs.

LUI. — Fais-moi donc voir ce généreux bienfaiteur.

ELLE. — En le parcourant, notre poilu, qui s'y connaît, constate que ce journal de 28 pages sur papier de luxe ne contient que des modèles simples, élégants, pratiques et vraiment parisiens. Quelle différence avec les vulgaires modèles boches d'avant la guerre. C'est extraordinaire, s'écrie-t-il, qu'il puisse donner autant de jolis modèles pour si peu d'argent. Ce sera un joli cadeau à faire à la femme de mon camarade de tranchée qui m'a sauvé la mise.

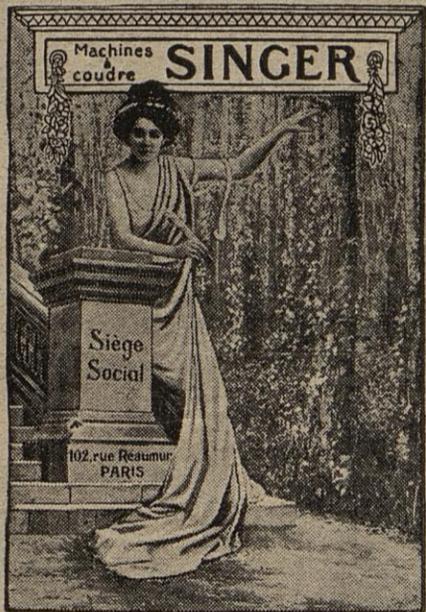
LUI. — J'approuve ton idée; mes économies me permettent de donner 6 francs pour cet abonnement et faire plaisir à ton souvenir. Sa femme recevra LA VÉRITABLE MODE FRANÇAISE DE PARIS le 1^{er} de chaque mois.

LUI. — Merci, ma chère femme, avec notre fille vous êtes les anges gardiens de notre foyer, que je suis fier de défendre contre les Barbares.

Adressez les commandes à M. Thoraval, gérant, 7, r. Lemaignan, Paris (XV^e), qui expédie un numéro franco contre 0 fr. 60. Etranger, 0 fr. 75



ÉCOLE DE CHAUFFEURS-MÉCANICIENS
reconnue la meilleure de Paris, la moins chère. Brevets militaires et civils.
BELSER, 144, rue de Tocqueville. Téléphone Wagram 93-40.



Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.
Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.

HYGIÈNE DE LA TOILETTE

Les propriétés détersives et antiseptiques qui ont valu au

Coaltar Saponiné Le Beuf

d'être admis dans les Hôpitaux de Paris, en font un produit de choix pour les usages de la Toilette :

Ablutions Journalières ; Lotions du cuir chevelu qu'il tonifie ; Soins de la bouche ; Lavage des Nourrissons, etc.

DANS LES PHARMACIES

Se méfier des nombreuses Imitations



SANTÉ DES DAMES

Nombreux sont les accidents critiques qu'on observe chez la femme, soit à la **FORMATION**, soit normalement, soit à l'époque du **RETOUR D'ÂGE**, l'âge critique entre tous. Ce sont des irrégularités, des malaises, des bouffées de chaleur, des vertiges, des étouffements et des angoisses, accompagnés souvent d'hémorragies diverses et plus ou moins abondantes : ce sont des palpitations de cœur, des douleurs et des névralgies ; parfois la femme souffre de dyspepsie, de gastralgie et de constipation purement nerveuse. En fin la mauvaise circulation du sang engendre une foule de maladies telles que les varices, a phlébite, les hémorroïdes et les congestions de toute nature. Il existe cependant un remède qui prévient, guérit ou améliore toujours ces infortunes : c'est

L'Elixir de VIRGINIE NYRDAHL

unanimentement prescrit par le corps médical contre ces affections.

On n'a qu'à découper cette annonce et l'adresser à : Produits NYRDAHL, 20, rue de La Rochefoucauld, Paris. Pour recevoir franco la brochure explicative de 150 pages, ainsi qu'un petit échantillon réduit au dixième, qui permettra d'apprécier le goût délicieux du produit.

Le flacon : 4 fr. 50 franco. — Toutes pharmacies.

"EXCELSIOR" RETRIBUE

les photographies intéressantes qui lui sont envoyées par ses correspondants et lecteurs sur

La vie sociale — La vie artistique — Les procès importants — Les accidents graves — Les événements locaux — La vie économique — Les sports — Tous faits pittoresques

Le docteur ajouta, tandis que les mains de la jeune fille se détachaient des siennes.

— Du moins, j'ai cette impression...

— C'est quelque chose, répondit Mlle de Saint-Priet ; j'espérais mieux.

— Ce mieux est peut-être proche... En attendant, leurs exigences augmentent... Ils taxent la ville d'une nouvelle contribution exorbitante, prenant des otages jusqu'à exécution complète... Nous ne savons pas comment nous allons nous en tirer... En sortant d'ici je vais à Charleville où j'ai des relations qui seront peut-être un débouché... On m'a octroyé, ainsi qu'à quelques-uns, un laissez-passer.

Tout en causant, le médecin et la jeune fille arrivaient au fond du vestibule, à l'entrée du couloir menant aux pièces réservées à l'ambulance.

— Mon enfant, reprit le docteur avant d'y entrer, soyez énergique, encore et toujours !... Souvenez-vous de l'appréciation du général sur l'adversaire... formidable ! La France ne doit pas, elle ne peut pas périr !... Mais, quand aura-t-elle vaincu ?

— Je le serai, docteur, n'ayez pas peur... S'ils pouvaient seulement nous laisser ainsi, aux Trois-Étangs !...

Avec un geste de doute, le praticien pénétrait chez André Delleville, Mlle de Saint-Priet ouvrant la porte devant lui.

Le blessé dormait, si l'on pouvait appeler sommeil la somnolence de laquelle il ne sortait guère en dehors de ses accès de fièvre.

Ses conclusions furent encore d'accord, ce jour-là, avec celles du médecin allemand.

L'état restait stationnaire.

Or, en des situations comme celle-là, quand il n'y a pas de pire il y a du mieux, ou du moins tendance au mieux.

Dans les deux salles voisines, tout le monde était en bonne voie

Le docteur Pierray repassa près du grand blessé pour entrer, seulement une minute, auprès de Mme de Saint-Priet, dont la maladie suivait son cours, un cours très lent, très normal, le grand remède consistant en l'immobilité absolue.

La générale avait pris son parti.

Elle voyait sa petite-fille si vaillante, si sûre d'elle, que le gros souci des secousses trop fortes pour une enfant de dix-huit ans, jusqu'alors aussi parfaitement heureuse que peut l'être une jeune fille, écarté, elle se fortifiait dans la conviction que Ghislaine sortirait triomphante de celles qui surviendraient encore.

Ce qu'elle réclamait, c'est qu'on ne lui cachât rien.

Elle se sentait en état de tout supporter à présent.

La jeune fille le lui promettait, sans lui donner les émotions de ce qui était déjà le passé... un passé de quinze jours, que les morts et les ruines, les larmes de ceux qui restaient, rappelaient à toute heure, à toute minute.

On lui disait que Mme Delleville et la pauvre Jeanne avaient pris le dernier train d'évacuation, que Lucie, la petite femme de chambre, et ses parents étaient partis certainement de même.

Si la mère Brisquet, que rien ni personne n'eût pu arrêter, la mettait au courant de l'incendie de Donchery, on lui taisait la grandeur des dégâts auxquels se livrait la fureur allemande.

Qu'elle apprit plus tard, ou petit à petit, l'entière vérité, cela ne présenterait point le même inconvénient.

Pour l'instant, elle était tout au soulagement de ne plus entendre le sabre ni la botte ennemis faire sonner les grandes dalles du vestibule, les éclats rauques des voix teutonnes se heurter dans les couloirs, ou retentir autour de ce vieux donjon de France, si cher au général et à eux tous.

Elle eut la même exclamation que sa Ghislaine, sous une autre forme d'élocution :

— Docteur, nous respirons !... Je ne sais si j'ai jamais plus ressenti le bonheur de vivre... Quel soulagement !... Croyez-vous qu'ils sont partis ?

Et du docteur, la même réponse, hâtive, la même mise au point.

Si cela lui était possible, il bifurquerait par la Marfée en revenant de Charleville.

Savait-il si, le lendemain, on ne le cadennasserait pas dans cette salle de la mairie où l'on jugeait bon de remiser les brouettes et les balais de la voirie, comme on avait à plusieurs reprises, depuis l'invasion, cadennassé tous ceux de ses concitoyens que Messieurs les Boches dénommaient « les notables », lorsque lesdits concitoyens ne parvenaient pas à parer assez vite à leurs exigences.

— Ah ! Ils ne plaisantent pas, les Boches... au sujet des réquisitions... Et s'ils m'entendaient les appeler les Boches, ils me fusilleraient !

Le médecin s'éloignait en riant.

— Docteur ! Docteur ! Pas d'imprudences.

— Ne craignez rien, madame.

— Ne serait-ce que pour nous...

— Oh ! Non, docteur, pas d'imprudences !

— Je n'en commettrai pas, mademoiselle.

Ghislaine, du haut du perron, le regarda monter en voiture :

— Tâchez de revenir ce soir...

Il passa la tête par la portière, pour répondre :

— Si je repassais, ce serait peut-être mauvais signe...

— Comment cela ?

— C'est que je n'aurais pas trouvé l'argent nécessaire... Si je le rapporte, je file sur Sedar, par la grande route.

(A suivre.)

Le prince de Connaught décore des Français sur le front de Somme



UN GROUPE DE "POILUS" DÉCORÉS PAR LE PRINCE DE CONNAUGHT



LE PRINCE DÉCORE UN GÉNÉRAL



UN SOLDAT REÇOIT UNE DÉCORATION ANGLAISE (X) LE GÉN. FAYOLLE

Le prince de Connaught, qui, au nom du roi d'Angleterre, s'est rendu récemment sur le front de la Somme, y a renouvelé en hommage à la science de plusieurs officiers supérieurs et à la vaillance de quelques poilus le geste qu'il avait fait, voici quelques semaines, sur l'esplanade des Invalides, en décorant des soldats français de divers ordres militaires britanniques.